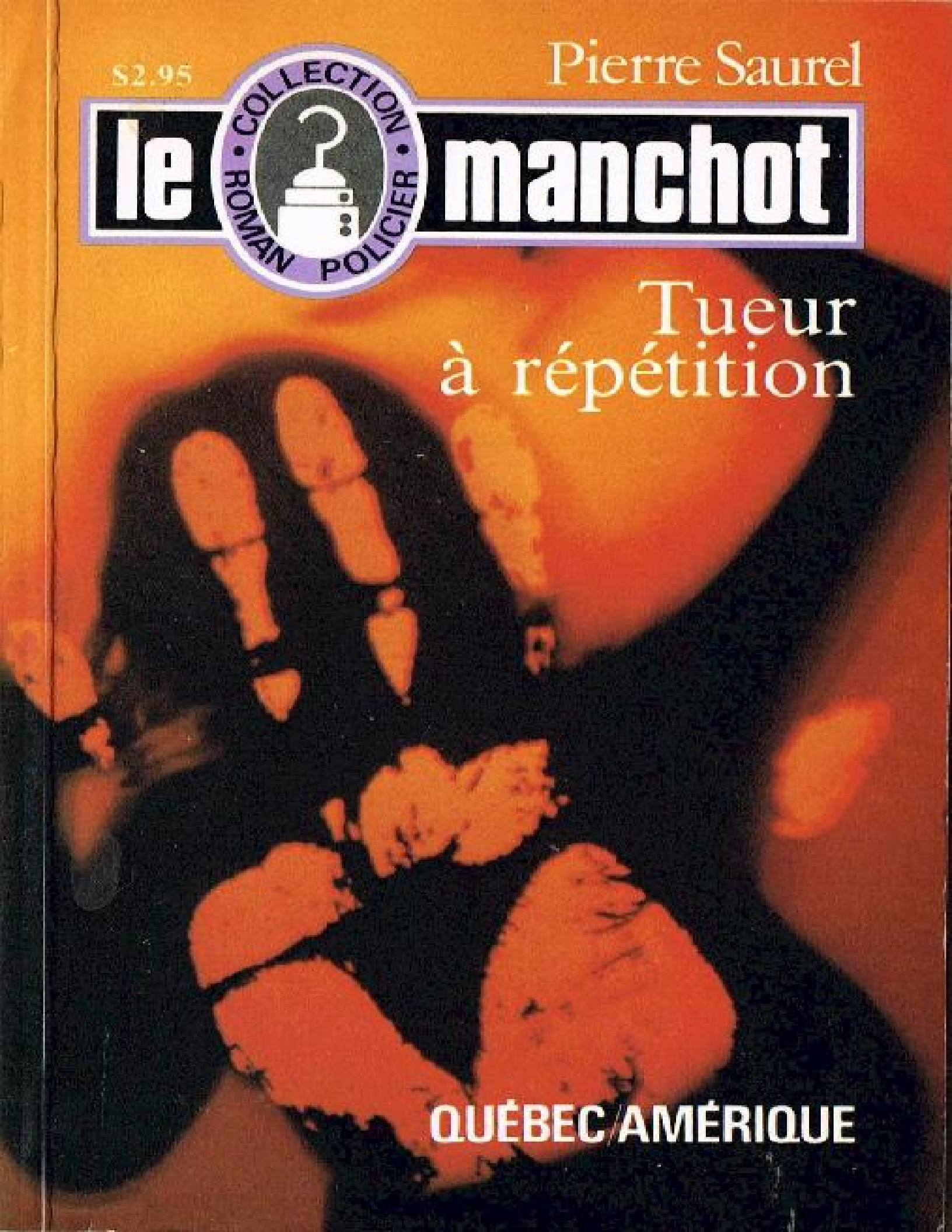
$2.95

Pierre Saurel

COLLECTION • ROMAN POLICIER •

le manchot



Tueur à répétition

QUÉBEC/AMÉRIQUE

Pierre Saurel

Le Manchot # 6

Tueur à répétition

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 401 : version 1.0

Tueur à répétition

Édition de référence :
Éditions Québec-Amérique, 1981.

Collection Le Manchot
gracieuseté de Jean Layette
Éditions Police Journal

I

Maniaque

Après des soupirs languissants, des lamentations exagérées, des murmures qui s'étaient presque changés en cris, la fille était maintenant silencieuse.

Assis sur le bord du lit recouvert d'un drap grisâtre qu'on ne devait pas changer très souvent, l'homme se rhabillait. Il passa ses bas, son slip, son pantalon, puis se leva et glissa ses pieds dans ses souliers.

– Alors, satisfait, chéri ?

L'homme ne répondit pas. Il paraissait pressé de quitter cette chambre sordide.

– Moi, en tout cas, je le suis. Parle-moi pas des jeunes qui font ça trop rapidement. Toi, on sent que t'as de l'expérience.

Un autre silence, pendant lequel l'homme avait enfilé sa chemise.

La fille s'assit dans le lit. Elle était bien faite ; ses seins, légèrement pendants, étaient quand même assez fermes.

– Ordinairement, quand ils sont satisfaits, mes clients me laissent un pourboire.

L'homme se retourna brusquement tout en mettant son gilet.

– Trente-cinq piastres pour vingt minutes, c'est payé en masse !

La voix de la fille se fit plus dure.

– C'est pas de ma faute si t'es venu trop vite. T'avais rien qu'à faire durer ça une heure.

– Facile à dire quand t'arrêtes pas une seconde de caresser. Même si je voulais te laisser un tip, il me reste plus une cenne.

– Ils disent tous ça. Essaie d'en trouver, des filles de vingt-deux ans à ce prix-là.

L'homme éclata de rire :

– Aie ! prends-moi pas pour un cave. J'ai une fille de vingt-trois ans et tu pourrais presque passer pour sa mère.

– Va chier, écœurant !

Et elle lança l'oreiller mais, déjà, le client était sorti et l'oreiller ne frappa que la porte.

La fille regarda sa montre, puis commença à s'habiller.

– Minuit et demi. J'ai sûrement le temps d'accrocher une autre poire avant d'aller dormir. Pauvre type, s'il savait que j'ai pas senti le plus petit frisson. Je plains sa pauvre femme.

Quelques instants plus tard, elle sortait de la maison de chambres. La nuit d'automne était fraîche et elle frissonna. Un instant, elle eut envie de rentrer chez elle, de prendre une bonne douche chaude et de se mettre au lit pour dormir tout son soûl. Puis elle regarda autour d'elle avec un soupir. Ce coin était fréquenté par bien des hommes mais, depuis quelque temps, les policiers étaient aux aguets et il était dangereux de solliciter les clients sur la rue.

« Sur semaine, la police se repose, pensa-t-elle. Ça sent pas le chien ! »

Un homme d'une trentaine d'années, portant une serviette sous le bras, marchait dans sa direction. Lorsqu'il passa devant elle, elle murmura :

– Bonsoir.

Immédiatement, l'homme ralentit le pas. Un instant plus tard, il s'arrêtait devant la vitrine d'un magasin et faisait mine d'examiner la marchandise en vente.

– Tu te sens seul ? demanda-t-elle, sans le regarder.

Le jeune homme jeta un coup d'œil sur la fille, puis, se détournant de nouveau vers la vitrine, il murmura :

– Combien ?

La fille récita le court monologue qu'elle disait à tous ses éventuels clients.

– Je suis pas une... régulière. Je fais ça rien que temporairement. Ma mère est très malade, papa travaille pas et...

– Combien ?

– Ordinairement, des filles de mon âge demandent cinquante dollars pour quelques minutes. Disons trente-cinq et tu pourras passer une heure avec moi. Tu me plais, c'est pour ça que je le ferais pour ce prix-là.

L'homme éclata de rire.

– Pour qui que tu te prends ? Des filles, je peux en avoir comme ça. Y en a même qui paieraient pour être avec moi.

Et il s'éloigna en riant. Il s'était moqué d'elle.

– C'est ça, sauve-toi, impuissant !

Elle décida d'aller tenter sa chance à un petit cabaret non loin de là. Les hommes qui s'y trouvaient étaient tous à la recherche de filles, à la recherche d'un peu de bonheur factice. Mais si elle « ramassait » un client, au cabaret, elle devait verser un pourcentage au portier ; sinon, elle se ferait « barrer » à tout jamais. Pour se rendre au cabaret, il fallait emprunter une petite rue sombre qui, à cette heure-là, était absolument déserte.

– Psst, la belle ?

Elle se retourna. La voix venait de la ruelle.

– Viens ici, je ne veux pas être vu, je suis trop connu. Tu as un genre qui me plaît.

Elle fit un pas en direction de la ruelle, puis, brusquement, une main s'abattit sur son bras pendant qu'une autre lui couvrait la bouche. La fille commença à se débattre.

Mais cette main autour de sa gorge serrait fortement. Elle pouvait à peine respirer.

Le sang lui montait à la tête. Elle sentait comme des coups de marteau qui la frappaient aux tempes. Dans ses yeux, il y avait des

points rouges et des points verts qui tournaient vertigineusement, elle entendit comme un grand bruit de cloches. Puis plus rien.

Elle glissa sur le sol. Une ombre se pencha sur elle, puis se redressa et sortit de la ruelle et s'éloigna rapidement.

*

– Dis donc, Henri, ton garage, tu l'as loué de chez toi.

– Pas si loin, à peine dix minutes de marche. Ce coin-ci, c'est appelé à être démoli, alors, je ne paie que dix dollars par mois et comme, dans mon travail, j'ai souvent à venir dans le bas de la ville, j'ai ma place pour stationner. Sur les terrains, aujourd'hui, tu t'en tires rarement en bas d'un cinq.

La voiture ralentit.

– C'est dans cette ruelle, dit-il en faisant virer la voiture, dont les phares éclairèrent d'une lumière crue le passage noir et humide qui s'enfonçait entre les vieilles maisons.

– Arrête, Henri, cria l'homme assis près du chauffeur.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Là, juste à ma droite, j'ai vu quelqu'un couché par terre. Tu as failli passer dessus.

– Ne crains rien, je l'ai vu : encore un robineux qui n'a pu se rendre jusqu'au parc. Il devait être trop paqueté. J'en rencontre presque tous les jours.

Henri alla ouvrir la porte du garage et remisa sa voiture.

– Vois-tu, Lucien, demain, je te présenterai à Farmer. Il peut t'acheter beaucoup de marchandise, puis tu repartiras pour Trois-Rivières. Ne t'attends pas à coucher dans un lit à baldaquin. Mais le divan est assez confortable et...

Lucien s'arrêta et saisit son compagnon par la manche.

– Henri, c'est pas un robineux... C'est une fille !

Il alluma son briquet.

– Une jeune... Et elle a l'air morte... On dirait qu'elle a été étranglée.

– Quoi ?... Mais tu as raison. Vite, ne restons pas ici.

– T'es fou. On peut pas la laisser là. Faut prévenir la police.

– Tu sais pas dans quoi tu t'embarques. Si tu donnes ton nom à la police, t'en as pour une semaine à rester cloué à Montréal. On t'interrogera, on te soupçonnera peut-être... crois-moi, on fait mieux de ne pas s'en mêler.

Lucien dut admettre que Henri avait raison, du moins en partie.

– Dans ce cas, faisons une chose. Appelons la police, mais ne donnons pas notre nom.

– O.K., mais éloignons-nous. On téléphonera un peu plus loin.

Et Henri obligea Lucien à téléphoner lui-même. On aurait dit qu'il avait peur de parler aux policiers.

– Il y a une fille étendue dans une ruelle, fit Lucien au téléphone. Je pense bien qu'elle est morte.

– Qui parle ?

– Je suis étranger, je ne veux pas donner mon nom. C'est dans le bas de la ville, la ruelle entre Saint-Dominique et Saint-Laurent. C'est facile à trouver. Juste au nord de Sainte-Catherine.

Et il raccrocha.

– Voilà ; notre devoir est fait. Maintenant, on peut rentrer.

*

La fille fut rapidement identifiée.

– Janine Faubert, trente et un ans.

– Une prostituée, sans doute. Elle a plus de $300 dans son sac.

– En tout cas, le vol n'est pas le mobile du crime.

La voiture de la morgue venait d'arriver.

Le détective Marois, attaché à l'escouade des homicides de la CUM, avait été chargé de l'enquête.

– Vous relèverez ses empreintes : elle a peut-être un dossier. Pour moi, c'est un client insatisfait qui a décidé de se venger.

– Elle l'avait peut-être volé ?

– Non, il aurait repris son argent. Ben ?

Un détective s'avança :

– Fais le tour des maisons de chambres des environs. Ça ne donnera pas grand-chose, mais on ne sait jamais. Plusieurs ont peur de perdre leur permis. Si tu tombes sur un employé de nuit, tu as peut-être des chances d'avoir une description du client.

Une photo de la fille avait été prise avec une caméra à image instantanée.

Le détective Marois tirait ses conclusions.

– Le client, ou bien le pimp. Mais ce dernier aurait sûrement pris le temps de vider le sac de la fille.

Marois avait la nette impression que cette affaire irait rejoindre des tas d'autres dans le dossier des mystères non éclaircis.

*

– Une bien petite soirée, fit la grassette Julie, en sortant du club de nuit.

– Parle pour toi, répliqua Maggy. Moi, j'ai eu trois clients. J'ai fait mon cent sans trop me forcer. Toi, ça me surprend pas, t'as été plus d'une heure absente du club.

Les deux filles montèrent dans un taxi.

– C'est à cause d'un client. Il se décidait pas, expliqua Julie. Il a passé plus d'une demi-heure à me parler de sa femme avant de me toucher.

– T'es trop patiente. Moi, quand j'entre dans la chambre, deux secondes après, j'suis toute nue. Alors, veut, veut pas, le type se

décide vite. S'il veut causer, je l'écoute en le caressant ; alors, ça dure jamais longtemps.

Julie descendit la première, après avoir payé sa part du taxi.

– On s'appelle demain ?

– Oui, mais pas avant deux heures, j'veux me reposer, moi. Pour une fois que j'ai la chance de dormir seule.

Le taxi se remit en marche. Confortablement adossée au fond de la banquette, Maggy ne pouvait s'empêcher de sourire.

« Pauvre Julie, songea-t-elle, ça fait cent fois qu'on lui dit : faudrait qu'elle perde quelques livres. De la graisse, ça plaît pas à tous les clients. »

Elle se pencha pour indiquer au chauffeur :

– C'est la deuxième bâtisse, à droite.

Elle paya le prix de la course, descendit du taxi et entra dans la maison de rapport.

Maggie habitait un trois pièces dans une conciergerie très chic. Ses voisins ne se doutaient absolument pas qu'elle exerçait le plus vieux métier du monde. Aux yeux de tous, elle était hôtesse, un métier qui peut présenter bien des facettes.

La fille sortit sa clef et ouvrit la porte de son appartement. Elle ne vit pas l'ombre qui se glissait derrière elle. Elle sentit seulement qu'on la poussait à l'intérieur. Elle n'eut pas le temps de crier, déjà une main s'appliquait brutalement sur sa bouche. Elle entendait son cœur affolé qui cognait dans ses oreilles. Elle avait une peur atroce qui la poignait au ventre...

Le lendemain, vers une heure de l'après-midi, le concierge de la bâtisse était occupé à nettoyer le tapis du troisième étage lorsque, pour la quatrième fois peut-être, il entendit le téléphone sonner dans l'appartement 308.

Il jeta un coup d'œil en direction de l'appartement et se rendit compte que la porte était à peine poussée.

« Curieux ! Ordinairement, les locataires laissent pas leur appartement comme ça. Oh, ça arrive quand ils vont jeter des

déchets dans la chute, mais ça fait près de dix minutes que je suis ici. »

Poussant un soupir, il arrêta l'aspirateur. Le vacarme assourdissant du moteur se tut. Par contraste, le silence qui lui succédait était presque palpable. Il marcha en traînant les pieds jusqu'à l'appartement 308 et ouvrit la porte.

– Mademoiselle Godin, vous êtes là ?

Personne ne répondit. « Elle est peut-être malade. »

Il fit un pas en direction de la chambre à coucher, puis s'arrêta brusquement. Il restait là, immobile, incapable de bouger.

Soudain, il porta la main à sa bouche, courut à la salle de bain et le hot-dog qu'il avait avalé pour dîner se retrouva au fond du bol de toilette. Le concierge s'épongea le front.

– Ouf ! C'est épouvantable, murmura-t-il d'une voix éteinte.

Dans sa tête, il voyait toujours cette image obsédante, cette scène de cauchemar, Maggie étendue toute nue, en travers de son lit, ce sang éclaboussé partout. Cette boucherie. ! Celui qui avait commis un tel meurtre était sûrement un sadique, se disait le concierge en descendant rapidement à son appartement, où il appela la police.

II

Les amies de Candy

C’est pour se maintenir en bonne forme physique que Robert Dumont, le détective manchot, avait fait installer un véritable gymnase dans un appartement adjacent aux bureaux de l’agence de détectives privés « Le Manchot ».

Tous les jours, il se faisait un devoir de passer au moins une heure à faire des exercices et il demandait d’en faire autant à ses assistants, Michel Beaulac et Candine Varin, qu’on appelait simplement Candy.

Dumont ne regrettait qu’une chose. Depuis qu’il avait quitté son poste dans la police officielle, depuis qu’il travaillait comme détective privé, ses heures étaient fort irrégulières. Parfois, il faisait ses exercices le matin ; d’autres fois, c’était le soir, alors que tout le monde était parti.

Suant à grosses gouttes, le Manchot se dirigeait vers la douche afin de se rafraîchir, lorsque la porte du gymnase s’ouvrit.

Candy, la jolie blonde grassette, aux formes plantureuses, apparut sur le seuil.

– Je vous dérange, Robert ?

– Qu’est-ce qu’il y a ? Si c’est un appel, prends-le en note. Je suis en sueur.

Et il se glissa sous la douche.

– Je veux vous parler en privé.

– Qu’est-ce que tu dis ? Je n’entends rien. Au fait, je ne te vois pas souvent dans le gymnase, Candy.

– C’est parce que je m’entraîne ailleurs. Je donne plus de cours, mais dès que j’ai une minute, je vais pratiquer le judo et le karaté. Je

fais de la course, aussi.

Elle s'arrêta un moment de parler.

– Ç'a pas de sens de prendre une douche aussi bouillante ! s'écria-t-elle. Comment voulez-vous qu'on reste coiffée avec tant de vapeur ?

– L'eau froide, l'eau bouillante, l'eau glacée, y a rien comme ça pour ravigoter.

Robert Dumont sortit de la douche, une serviette enroulée autour des reins.

– Puisque tu es là, rends-toi utile. Essuie-moi le dos.

Sur un banc, il y avait une pile de serviettes. Mais, d'un geste rapide, Candy arracha la serviette du Manchot et lui frotta vigoureusement le dos.

– Tu n'as pas vu qu'il y avait des serviettes sur le banc ?

Candy éclata de rire.

– Dites-moi pas que le fameux Manchot est scrupuleux. Craignez rien, Robert, j'ai les deux yeux fermés. J'ai même pas vu la tache de naissance que vous avez sur la fesse gauche. Le Manchot reprit sa serviette, alla s'asseoir sur un banc et commença à se vêtir. Candy le regarda installer sa prothèse.

– Formidable, cette main artificielle.

– Et dans quelques années, elle sera encore plus perfectionnée. Nous pourrons contrôler l'articulation de chacun de nos doigts. C'est pour cette raison que les recherches pour l'avancement de la science sont si importantes. Il faut que la personne handicapée puisse réussir à vivre normalement, comme tout être humain : c'est une chose que je suis en train de prouver amplement, je pense.

Mais brusquement le Manchot détourna la conversation.

– Si tu as pris la peine de venir me relancer ici, c'est que ce doit être important.

Candy était le genre de fille qui n'avait peur de rien, qui n'avait pas la langue dans sa poche, la fille prompte, capable de se

défendre et même d'attaquer, d'affronter tous les dangers... Et pourtant, elle paraissait fort mal à l'aise.

– Dis-moi pas que tu es gênée ?

– Non, pas du tout. Mais c'est quand même embêtant. C'est pour ça qu'ici, dans le gymnase, j'ai pensé qu'on serait pas dérangés. Vous avez lu les journaux d'hier ?

– Oui, pourquoi ?

– Vous avez lu l'histoire de cette fille qui a été battue, violée, assassinée ? C'est la seconde victime du même maniaque.

Le Manchot l'arrêta :

– Un instant. C'est la seconde prostituée qui est tuée en moins d'une semaine, d'accord, mais rien ne nous dit qu'il s'agit du même criminel.

Candy murmura :

– Tantôt, j'ai reçu un appel.

– De qui ?

– Une fille... une fille qui sait que je travaille pour le Manchot.

Dumont ne comprenait pas très bien où elle voulait en venir.

– Explique-toi un peu mieux. Qui est cette fille qui t'a téléphoné ? Que te veut-elle ?

– C'est... c'est une prostituée et elle se faisait la porte-parole de plusieurs autres.

– Ça ne me surprend guère, murmura le Manchot. Je sais que, maintenant, toi aussi, tu as des amies dans les milieux louches. Il n'y a pas à dire, je suis bien « greyé » en fait de collaborateurs.

Le Manchot savait en effet que son assistant, Michel Beaulac, après avoir été remercié de ses services dans la police officielle, s'était mis à boire et à jouer aux cartes, qu'il avait emprunté dans les milieux de la pègre des sommes qu'il ne pouvait pas rembourser. Il avait donc conclu un arrangement : il pouvait, de temps à autre, rendre service aux chefs du milieu, désireux d'obtenir certains renseignements. On oublierait sa dette en échange de quelques services.

Michel avait donc des amis dans la pègre. Puis un jour, on l'invita à une fête privée, un party comme il s'en fait de temps à autre pour l'anniversaire d'un des caïds. Il accepta l'invitation et décida de se faire accompagner par Candy.

Des filles, des danseuses nues, vinrent donner leur spectacle. Ces filles, en réalité, étaient des prostituées qui, ce soir-là, offraient leurs services gratuitement aux invités mâles.

Candy, qui avait pris quelques verres, déclara qu'elle pouvait danser mieux que toutes ces filles, qu'elle pouvait donner un spectacle plus osé et, tout de suite, elle passa aux actes.

Et c'est à ce moment que les policiers, prévenus par des indicateurs, firent irruption dans la place. Toutes les filles furent arrêtées, y compris Candy.

Le lendemain, elle devait passer en cour et répondre à l'accusation d'avoir donné un spectacle indécent et d'avoir vécu des fruits de la prostitution.

Michel se sentait coupable de tous ces événements qui pouvaient apporter une fort mauvaise publicité à l'agence du Manchot.

Et c'est alors que toutes les filles, qui avaient été arrêtées en même temps que Candy, décidèrent d'avouer la vérité.

– Cette fille fait pas partie de notre groupe. Elle avait pris un verre, elle a voulu s'amuser en dansant.

– C'est une fille honnête.

– Condamnez-nous si vous voulez, mais elle, elle a rien fait.

– C'est pas une putain comme moi, déclara fermement une fille.

Devant tous ces témoignages, on ne porta aucune accusation contre Candy. Elle avait peut-être fait une folie, elle avait trop bu ; mais ce n'était quand même pas un crime.

– Si j'ai pas été accusée, Robert, c'est grâce à ces filles, s'il y a pas eu de publicité tapageuse, c'est grâce à elles. Aujourd'hui, elles me demandent de les aider.

– Mais de quelle façon ?

– Elles savent toutes, Robert, que vous êtes un as, un détective privé qui sort de l'ordinaire. Votre agence est maintenant connue hors du Québec. Or, les filles sont certaines que la police officielle ne fait rien, ou presque, pour démasquer le coupable de ces deux crimes.

Le Manchot n'était pas de cet avis.

– Mais une enquête du genre est toujours longue et difficile.

– Allons donc, les policiers se disent : « Laissons ce maniaque en liberté et il va nous nettoyer la ville. »

– Tu exagères !

– Peut-être. En tout cas, une chose est certaine : ces filles vivent dans la peur. Elles osent plus sortir seules. Elles risquent d'être attaquées à tout moment. Elles veulent que nous les aidions... Elles m'ont rendu un fier service... Alors, c'est pour ça que j'ai décidé de vous en parler.

Le Manchot, de sa main droite, frictionnait vigoureusement à l'aide d'une serviette son épaisse chevelure. Candy attendait impatiemment la réponse de son patron.

– Tu me places dans une situation délicate. Suis-moi dans mon bureau.

Le détective ouvrit la porte du gymnase et traversa la salle d'entrée où travaillait Rita, la secrétaire.

– Pas de message ? demanda le Manchot en passant.

– Non.

Dumont entra dans son bureau, suivi de Candy. La grosse fille s'assit dans un des confortables fauteuils placés en face du bureau du Manchot.

– Vois-tu, Candy, fit enfin le détective après un moment de réflexion, chaque jour, je reçois des demandes de toutes sortes. Bien des gens aimeraient retenir mes services pour différentes enquêtes. Malheureusement, je ne vis pas de l'air du temps. Je ne reçois aucun octroi gouvernemental, moi. Un bureau comme celui-ci, ça entraîne de fortes dépenses. J'ai trois employés réguliers, toi, Michel et Rita ; et souvent, je retiens les services de policiers à leur

retraite. Je dois les payer. Et si, une semaine, nous sommes sans travail, les dépenses courent toujours. Ces filles n'ont pas parlé de payer nos services ?

– Non. Mais on m'a dit que je leur devais beaucoup et c'est vrai.

– D'accord, mais suppose un instant que nous acceptions de nous lancer à la recherche de ce maniaque ? Nous devrons abandonner d'autres enquêtes.

Mais Candy semblait avoir une idée.

– Je vous demande pas de tout laisser pour vous occuper de cette affaire, non. Je vais m'en charger moi-même. Après tout, c'est moi qui ai une dette envers ces filles. Et si vous y tenez, je suis prête à accepter quelques jours de congé non payés.

Le Manchot eut un geste d'impatience. Il n'avait pas aimé la dernière réplique de la belle Candy.

– Il n'en est pas question. Et puis, ce n'est pas que je ne te fasse pas confiance, Candy, mais tu manques d'expérience dans le métier. N'oublie pas que tu t'attaquerais à un maniaque qui a déjà commis deux meurtres.

Candy haussa les épaules :

– Ça me fait pas un pli sur le ventre ! Si vous pensez que j'ai peur...

Le Manchot, lentement, alla s'asseoir derrière son bureau.

– Il y a peut-être un moyen de contourner la chose. Ce serait de trouver un client capable de défrayer, au moins, nos dépenses.

– Oui, mais où le dénicher ? Les filles voudront jamais payer.

Lentement, Robert Dumont s'alluma un cigare. Pour lui, c'était un véritable rituel : après ses exercices, après sa douche, c'était son cigare. Il n'en fumait que deux ou trois par jour, préférant la cigarette.

– Laisse-moi réfléchir à tout ça, Candy. Je trouverai sûrement quelque chose. Tout d'abord, il y a Michel. Il a des amis dans le milieu. Ces histoires de meurtres en série peuvent les ennuyer. Ces hommes ont de l'argent. Et qui nous dit que la police ne soupçonne pas quelqu'un ?

Mais le Manchot savait fort bien que le chef de l'escouade des homicides, l'inspecteur Bernier, refuserait de coopérer avec lui. Les deux hommes en étaient presque venus aux coups, juste avant que Dumont ne décide de prendre prématurément sa retraite.

Le Manchot songeait à tout cela, lorsque la voix de Rita, la secrétaire, se fit entendre dans l'intercom.

– Mademoiselle Candy, ligne numéro un.

La statuesque blonde se leva pour sortir, mais le Manchot lui tendit son appareil.

– Tu peux prendre ton appel ici.

Et il se mit à feuilleter quelques papiers afin de ne pas gêner Candy dans sa conversation. Pourtant, il entendit sa collaboratrice dire :

– Oh non... c'est pas possible... Oui, je me souviens... Je lui en ai parlé... Je vous donnerai des nouvelles sous peu.

Candy raccrocha. Elle était pâle, sa main tremblait.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Josette... une fille qui était avec moi, dans les cellules. On vient de la trouver, au fond d'une cour, morte, étranglée.

L'inconnu venait d'accomplir son troisième meurtre.

III

Un mari dans l'embarras

– Escouade des homicides !

Le Manchot avait placé son mouchoir sur le microphone de son récepteur. Pour plus de sûreté, il avait pris une voix enrouée, une voix méconnaissable.

– Qui s'occupe de l'affaire des putains ? J'ai tuyau. Ne perdez pas votre temps à vouloir retracer l'appel. Je suis dans une boîte.

– Je vous écoute.

– Hey, le fou ! J'veux parler au détective en charge de l'enquête, pas à d'autres.

– Le détective Marois est absent. Mais si vous me transmettez le message, je vous jure que...

Le Manchot avait rapidement raccroché. Le grand Michel Beaulac demanda aussitôt :

– Vous l'avez ?

– Oui. C'est Marois. Tu le connais. Tu te souviens de lui ?

– Et comment ! Il était avec nous, à l'hôpital(1).

– J'avais peur que Bernier ne se soit lui-même chargé de ces enquêtes. Je m'entends bien avec Marois.

– Carabine, je pourrais aller le voir.

– Non, pas toi. Je verrai Marois ce soir. Quant à toi, tu as du travail. Je t'ai confié une enquête.

– C'est presque terminé. Une affaire de chantage. Une fille qui voulait arracher quelques centaines de dollars à son ex-amant. Je la tiens à la gorge. Elle doit rendre les lettres et les photos qu'elle possède.

– Dans ce cas, tu seras libre ce soir ? conclut le Manchot.

– Probablement.

– Va faire un tour chez tes amis du milieu. Ouvre bien les oreilles. Tu apprendras peut-être quelque chose sur ces meurtres. Ce qui importe, pour l'instant, c'est de trouver un client.

– Je sais, Candy m'a tout conté.

Quelques instants plus tard, Michel sortait du bureau du Manchot. Aussitôt, ce dernier consulta son bottin personnel, puis composa un numéro.

– Allô !

– Monsieur Marois est-il là ?

– Pas pour le moment. Je ne sais pas à quelle heure il rentrera.

– C'est madame Marois qui parle ?

– Oui.

– Je suis Robert Dumont, le Manchot. Pourriez-vous demander à Adrien de me téléphoner à mon bureau ? J'y serai jusqu'à cinq heures, au moins.

– Il ne devrait pas tarder. Il m'avait dit qu'en principe, il serait ici vers deux heures... Mais il enquête sur cette série de meurtres, alors...

– Oui, je sais. En tout cas, demandez-lui de m'appeler le plus tôt possible.

Ce ne fut que vers la fin de l'après-midi que le détective Marois rappela son ami.

– Qu'est-ce qu'il y a, Bob ?

– J'ai su que tu étais chargé de l'enquête sur cette série de meurtres...

– Parle-moi pas de ça. On a affaire à un fou. Il semble vouloir frapper dans tous les coins de la ville. Depuis trois jours, j'ai à peine dormi six heures.

Le Manchot connaissait le métier. Il savait que son ami avait besoin de repos.

– Peut-on se rencontrer, ce soir ? Je t'offre un verre.

– C'est important ? Là, je me couche et je demande à ma femme de ne pas me déranger. Je n'y suis pour personne.

– Mais c'est justement pour te parler de cette série de meurtres. Je ne veux pas te donner de détails au téléphone, tu comprends la situation ?

Marois soupira, puis :

– Bon, disons qu'on se rencontre vers neuf heures au restaurant « La Corbeille ». Tu connais ? On va être tranquilles pour causer.

– Entendu, je serai là à neuf heures. À ce soir, Adrien.

*

Les deux hommes étaient installés dans un petit salon particulier. Ils pouvaient parler sans risquer d'être entendus.

Le Manchot avait expliqué la situation à son ami.

– J'étais content de voir qu'on t'avait confié l'enquête. Je ne veux pas avoir affaire à Bernier.

– Je te comprends.

Après quelques secondes de réflexion et une gorgée de café, Marois déclara :

– À ta place, Bob, je laisserais tomber cette affaire. Seule la police pourra découvrir le coupable.

– Pourquoi dis-tu ça ?

– Deux des meurtres semblent avoir été commis par le même homme. La même méthode et également d'autres indices nous indiquent que nous avons probablement affaire à un malade mental. Tu n'es pas équipé pour faire toutes les recherches. Nous devons réviser tous les dossiers de ceux qui ont commis des crimes du genre, les malades qui, censés être guéris, ont été remis en liberté dernièrement. On doit entrer en communication avec les autres corps policiers. Rien ne nous dit que ce malade ne change pas de

région. Non, Bob, une agence de détectives privés ne peut pas s'occuper de cette affaire.

Le Manchot prenait bien garde de contredire son ami. Il voulait en savoir le plus long possible.

– Tout de même, l'enquête a dû commencer. Déjà, vous devez être avancés ?

– Oui... et non. Tout d'abord, deux hommes, libérés il y a moins d'un an, s'étaient attaqués aux prostituées, sans les tuer toutefois. Un de ces hommes a quitté le pays et s'est trouvé un emploi aux États-Unis. Le second est à Montréal, il semble guéri et il a un alibi parfait pour ces crimes.

Le détective Marois sortit un carnet de sa poche.

– Évidemment, j'ai surtout enquêté sur le premier meurtre. J'ai interrogé plusieurs filles, amies de celle qui a été assassinée. Janine Faubert fréquentait presque toujours le même cabaret. Déjà, je savais que cette Janine était montée dans une chambre avec un client, quelques minutes avant l'heure du crime. Nous avons eu une bonne description de l'homme. Nous sommes allés au cabaret et, enfin, on a pu identifier le client, grâce à un garçon de table qui le connaît.

– Tu crois cet homme coupable ?

– Non. Enfin, je ne sais pas. Cet homme, François Hubert, est âgé de 54 ans. Il a une très bonne situation, gérant d'une grosse bijouterie. Il est marié, père de trois enfants. Il aime prendre un verre et fréquenter les clubs. Il n'a pas de maîtresse et préfère sortir de temps à autre avec des prostituées. Tu sais comme moi, Bob, qu'une maîtresse, ça attire toujours des ennuis.

– Tu as causé avec cet homme ?

– Oui. Évidemment, il craint le scandale et il refuse de coopérer. Il dit n'être jamais sorti avec Janine. Il se dit un bon père de famille, fidèle. Même si le propriétaire de la maison de chambres l'a identifié, même si des clients du club l'ont vu partir avec Janine, il nie tout.

– A-t-il au moins un alibi ?

– Non. Il dit être resté seul à sa bijouterie, ce soir-là. Il avait du travail en retard.

Le Manchot appela le garçon et commanda deux autres verres. Pour lui, la conversation devenait fort intéressante.

François Hubert avait peur du scandale. S'il continuait à nier, il risquait d'être accusé de meurtre. Il était un mari dans l'embarras ; il ne voulait pas mettre la brouille dans son ménage.

Quand le garçon les eut servis, le Manchot continua de questionner son ami.

– À quelle bijouterie ce nommé Hubert travaille-t-il ?

– Chez Farmer, dans l'ouest de la ville.

– Je connais. Je suppose que tu l'as interrogé en rapport avec les deux autres meurtres ?

Marois hésita, puis :

– Vois-tu, Bob, le second meurtre n'a peut-être pas été commis par le même homme. Il a battu la fille jusqu'au sang, l'a violée, puis étranglée. Dans les deux autres cas, il n'y a pas eu de viol ni de coups : un étranglement, tout simplement. Donc, je n'ai pas vérifié son alibi pour le second meurtre. Quant au troisième, l'enquête vient à peine de commencer. Je verrai probablement Hubert demain.

Le Manchot, tout en faisant mine de jouer avec son crayon, avait noté le nom du suspect et celui de la bijouterie. Cet homme pouvait peut-être devenir le client qu'il recherchait.

– D'autres suspects ?

– Nous enquêtons sur les pimps, répondit Marois, les souteneurs qui, depuis quelques années, ont vu leur activité grandement diminuée. Les filles se débrouillent seules, refusent de se faire exploiter, s'épaulent les unes les autres. Les souteneurs acceptent mal cette situation et quelques-uns se vengent. Mais, ordinairement, ils ne vont jamais jusqu'au meurtre. Nous avons posé bien des questions mais, dans le milieu, tu sais qu'il existe une loi du silence.

Le détective manchot esquissa un bâillement.

– Voilà. Maintenant, Bob, tu en sais autant que moi. Je ne désire qu'une chose, c'est de retourner au lit. Je suis épuisé.

Il allait se lever, lorsqu'une voix résonna :

– Non, restez là, Marois.

Le Manchot pâlit légèrement et dut faire un effort pour garder son calme.

– Nous allons continuer cette petite conversation à trois, poursuivit la voix. J'ignorais que déjà, vous étiez sur la piste.

L'inspecteur Bernier, chef de l'escouade des homicides, l'homme qui avait été la cause du départ de Robert Dumont des cadres de la police officielle, était là, dans la porte, l'air triomphant.

– Qu'est-ce que vous faites ici, inspecteur ? demanda Marois qui ne savait plus que penser. M'avez-vous pris en filature ?

– Pas du tout. J'ai reçu des rapports concernant le dernier assassinat. J'en suis venu aux mêmes conclusions que vous. Alors, j'ai tenté de vous rejoindre. Votre femme m'a dit que vous étiez absent, mais que je pourrais vous trouver au restaurant « La Corbeille ». Vous la remercierez du renseignement. Mais je ne m'attendais pas du tout à vous trouver avec ce Manchot. Je n'approuve pas du tout votre attitude, détective Marois.

– Mais de quoi m'accusez-vous ? s'écria celui-ci en frappant sur la table du plat de la main. Qu'est-ce que j'ai encore fait qui ne vous a pas plu ?

– Vous devriez savoir, détective Marois, que lorsqu'on veut interroger un suspect, on ne lui donne pas rendez-vous dans un restaurant. On le conduit au poste, tout simplement.

Le Manchot se leva. Il en avait assez des insinuations de Bernier.

– Un instant, inspecteur. Je n'ai pas l'intention de subir vos injures. Je ne permettrai pas que vous me considériez comme suspect parce que je m'intéresse à une cause de meurtre.

Bernier eut un petit sourire narquois.

– Du calme, monsieur le Manchot.

Puis, s'adressant à Marois, il demanda :

– Vous savez que les acolytes de ce monsieur sont inquiets ? Oui, ils enquêtent sur cette série de meurtres. Évidemment, quand leur patron risque d'être lui-même accusé...

Dumont tenait son verre de la main gauche. Il eut un geste d'impatience et sans y songer, il serra un peu trop les doigts et le verre éclata en morceaux.

Triomphant, Bernier s'écria :

– Tenez, vous vouliez une preuve, Marois ? En voici une, vous avez vu cette main gauche ? Une main douée d'une force qui sort réellement de l'ordinaire.

Marois commençait à comprendre.

– La main gauche... murmura-t-il.

– Oui. Premier meurtre, une fille est tuée dans une ruelle, étranglée. Aucune empreinte digitale suspecte sur le corps de la victime. Le médecin légiste est formel. Cette fille a été étranglée par une main gauche... une main gantée ou encore, une prothèse, ça ne laisse pas d'empreintes. Second meurtre, l'assassin portait également des gants. Il a battu, violé la putain, puis l'a étranglée de la main gauche... et enfin, dernier rapport. Troisième meurtre, le maniaque a étranglé la fille de la main gauche et n'a laissé aucune empreinte digitale.

Le Manchot et Marois ne savaient que dire. Ce fut le détective Marois qui retrouva la parole le premier.

– Vous n'allez quand même pas accuser Robert de meurtre, inspecteur. Ça n'a aucun sens ! Pourquoi lui, justement, et pas un autre ? Et puis il faut des preuves. Ce n'est pas parce qu'il porte une prothèse...

Bernier prit la chaise qui se trouvait devant lui, la retourna et s'assit en appuyant les coudes sur le dossier. Il ne regardait pas du tout le Manchot. Feignant même d'ignorer sa présence, il parlait à Marois.

– J'ai tenté de vérifier les alibis de ce Manchot. Les crimes ont été commis la nuit. Le Manchot habite seul. Donc, personne ne peut nous dire où il se trouvait lorsque les meurtres ont été commis.

– Mais inspecteur, vous avez dit vous-même que ces meurtres ont été commis par un maniaque, un désaxé.

Bernier alluma une cigarette et lança sa fumée de côté, juste à la figure du Manchot.

– Vous avez la mémoire courte, Marois. Il y quelques semaines, notre suspect songeait au mariage. Il se disait l'homme le plus heureux de la terre, il était amoureux. Il croyait au grand bonheur, malgré son handicap. Mais son amie a été assassinée, à Miami. Vous vous en souvenez ?(1)

Marois approuva de la tête.

– À la suite de cette mort, tout le monde vous dira que notre Manchot a perdu son équilibre. Il voulait tuer tout le monde. Il a été des semaines sans vouloir travailler. Ses meilleurs amis étaient inquiets. Il ne parlait que de vengeance. Il en veut à toutes les femmes... parce que c'est justement une femme qui a été responsable de la mort de son amie. Vous commencez à comprendre, Marois ? D'ailleurs, si vous avez tenu à causer avec ce Manchot, c'est que vous aussi, vous aviez des soupçons.

Robert Dumont croyait vivre un cauchemar et, connaissant l'inspecteur Bernier, il savait que pour se venger, ce dernier était capable de l'accuser de meurtre, même si les preuves étaient insuffisantes et même s'il n'y croyait pas lui-même. Rien que pour l'embêter. Rien que pour lui nuire.

IV

Michel faiblit deux fois

Quand le grand Michel Beaulac s'arrêtait quelques minutes pour réfléchir, quand il cherchait à dresser un bilan des derniers mois de sa vie, il devait admettre que, sans être un échec total, c'était loin d'être une réussite.

Cet ex-policier avait même vu un psychologue. Il avait cessé de boire et on lui avait demandé de faire une analyse complète de sa vie. « Carabine, qu'est-ce que ça va me donner ? songeait-il. Je sais que je vaux pas grand-chose. »

Mais, comme tout être humain, Michel Beaulac possédait pourtant les qualités de ses défauts. Il était paresseux, c'est vrai ; mais quand il s'attaquait à une tâche, il ne s'arrêtait que lorsqu'il l'avait menée à bien.

Il avait du talent, une assez bonne instruction, il était grand, beau garçon, fort, il plaisait aux filles... Mais justement, c'était peut-être là une de ses faiblesses. Il mélangeait sexe et amour. Quand une fille lui plaisait, tout de suite, dans sa tête, se dessinait le décor d'une chambre.

« Mon entrée dans la police, l'accident au cours duquel j'ai involontairement tué un homme, mon renvoi du corps policier, mon association avec le Manchot : tout ça, c'est bien beau, pensait-il en tenant son volant d'une main et une cigarette de l'autre, mais qu'est-ce que ça donne ? »

Il oubliait une chose. C'est qu'à ce moment, il souffrait de la maladie qu'on appelle : alcoolisme. Mais il ne voulait pas l'admettre. Il avait bu, beaucoup trop, il avait joué, beaucoup trop, et sans l'intervention de quelques amis sincères qui lui avaient fait comprendre que pour lui, l'abstinence était son seul remède, il serait descendu jusqu'au fond du gouffre.

Michel, comme bien des hommes d'ailleurs, souffrait d'un orgueil démesuré. Depuis que Candy était à l'emploi du Manchot, elle prenait un malin plaisir à se moquer de lui. « Elle se croit supérieure. Elle débute dans le métier et se compare déjà à Sherlock Holmes. Cette fois, je vais lui prouver que je suis plus fort qu'elle. » Et, pensant aux amis qu'il s'était faits dans le milieu de la pègre, il murmura :

– Carabine, s'il y en a qui doivent savoir quelque chose sur cette série de meurtres, c'est bien eux. Ils doivent sûrement vouloir que ce carnage cesse au plus tôt. Le boss se cherche un client : je vais lui en trouver plusieurs, moi.

Quelques minutes plus tard, le grand Beaulac pénétrait dans un des chics restaurants de l'ouest de la métropole.

Il salua les employés et se dirigea vers la cuisine. À l'arrière, il y avait une deuxième salle, un club privé, un club social où l'on pouvait boire tout en jouant aux cartes, aux dés ou à la barbette.

– À l'étage de ce magnifique édifice, il y avait des bureaux, soi-disant loués à des professionnels.

En réalité, tout l'édifice appartenait à l'un des caïds du milieu. Les policiers semblaient être au courant de la situation, et l'escouade de la moralité avait organisé quelques descentes. Mais, chaque fois, les preuves avaient été insuffisantes pour fermer l'endroit et faire arrêter les véritables tenanciers.

– Tiens, Beaulac. As-tu décidé de recommencer à jouer ?

– Pas question !

Michel passa rapidement devant la table où l'on paraissait jouer avec des cure-dents comme enjeu. En effet, une pile imposante de ces petits morceaux de bois s'accumulait au centre de la table.

Un colosse au visage de chimpanzé surveillait les joueurs. C'est à lui que Michel s'adressa.

– Tom, il y a quelqu'un en haut ?

– Si on te le demande, tu le sais pas, O.K. baquais ? Pose pas de questions inutiles, « le flic ».

Michel détestait ce surnom ; mais dans le milieu, on avait la mémoire longue. On se rappelait que Beaulac avait fait partie de la police officielle et, parfois, on craignait qu'il n'agisse comme agent double.

– Je voudrais parler à monsieur Lionel, ou encore, à monsieur Bartino, c'est...

– Ta gueule, le grand ! Je t'ai déjà dit de jamais nommer personne. Es-tu sourd ? Attends pas que je me fâche. T'aimeras pas ma façon de te déboucher les oreilles.

Michel décida de changer de tactique. Il feignit de s'intéresser aux joueurs pendant quelques instants, puis reprit la conversation avec Tom.

– J'connais des filles qui doivent être dans leurs petits souliers, à cause du maniaque... l'étrangleur. Si j'avais de l'aide, on pourrait rapidement mettre fin aux activités criminelles de ce désaxé.

Tom lui jeta un coup d'œil morose.

– Pour qui que tu te prends ? Superman ou bien l'homme de six millions ? Y a un paquet de gars qui protègent nos filles et ç'a pas empêché le fou de continuer à les tuer.

– Je te dis que moi, je connais un moyen.

– Lequel ?

Michel en profita pour renvoyer la balle à Tom.

– Quand j'ai quelque chose d'important, je le confie pas à n'importe qui. Puisqu'il y a pas moyen de rencontrer les patrons, je dirai ce que je sais à la police. Le coupable sera arrêté. Mais de là à dire qu'il sera condamné... Tu connais les lois comme moi. Il faut des preuves, il faut presque prendre le criminel sur le fait : autrement, il s'en tire.

Tom mit brusquement fin à la conversation.

– J'transmettrai ton message. Si les boss veulent te voir, ils te convoqueront. Si tu joues pas, si tu bois pas, reste pas icitte. À part de ça, y a ben des gars qui peuvent pas te digérer. On dirait que t'as encore le mot « police » imprimé dans le front.

– Bon, j'attends dans le restaurant, fit sagement Michel en s'éloignant.

Il s'apprêtait à traverser la cuisine, mais Tom cria à tue-tête :

– Christ ! Quand est-ce que tu vas comprendre de pas sortir par là ? Tu sais pas que ces restaurants-là sont fréquentés par des juges, des avocats... toute la plus belle crasse de la ville. Tu veux attirer leur attention ?

Beaulac emprunta une petite porte, longea un corridor et se retrouva devant une sortie donnant sur le terrain de stationnement du restaurant. Il revint à l'avant, entra à nouveau dans la luxueuse salle à manger, s'installa à une table et commanda un café.

– Je mangerai probablement plus tard.

Mais il savait que, si les grands patrons étaient dans leur quartier général, ils ne tarderaient pas à le convoquer. Il ne se trompait pas. Dix minutes s'étaient à peine écoulées que le garçon apportait une note à Michel.

C'était simplement écrit : « Maître Granger, bureau 124, veut vous voir. »

Michel paya son café, sortit du restaurant et monta au premier étage de l'édifice où plusieurs compagnies semblaient avoir installé leurs bureaux.

Il frappa à la porte du bureau 124. Personne ne répondant, Michel appuya alors sur la sonnette et immédiatement, une voix féminine sortit d'un petit haut-parleur encastré dans le mur, à droite de la porte.

– Maître Granger est présentement absent. Si vous voulez bien laisser votre nom et votre numéro de téléphone, il se mettra en communication avec vous. Parlez immédiatement après le signal que vous entendrez.

– Michel Beaulac, on m'attend, fit l'assistant du Manchot.

Aussitôt, la porte s'ouvrit et le jeune policier entra dans la pièce.

Michel, sans être au courant de tous les secrets des grands caïds du milieu, savait que tous ces bureaux de supposées compagnies communiquaient entre eux. Mais, la plupart du temps, les portes

n’étaient pas apparentes. Elles étaient dissimulées derrière des bibliothèques ou des pans de mur pivotants.

Si jamais les policiers faisaient une visite surprise (ce qui ne pouvait pratiquement pas arriver, la pègre ayant des informateurs parmi la force constabulaire), on pouvait facilement s’enfuir en se glissant d’un bureau à un autre et sans jamais passer dans le corridor principal.

Un grand gaillard qui arborait une barbe de trois jours et dont le veston présentait à la hauteur du sein gauche une bosse suspecte, vint se planter devant lui.

– Tu veux voir monsieur Lionel ? fit-il. Paraît que tu sais quelque chose concernant le tueur à répétition ? Parle, Toto, j’ai pas de temps à perdre.

– La dernière fois que je t’ai rencontré ici, répliqua sèchement Michel, tu t’appelais pas monsieur Lionel. C’est lui et pas un autre que je veux voir.

– Essaie pas de jouer les durs, ça te convient pas, grogna l’homme en se détournant pour le faire passer dans une seconde pièce.

Michel savait fort bien que ce monsieur Lionel n’était qu’un sous-chef : il le connaissait pour l’avoir rencontré à quelques reprises. Une fois, on lui avait présenté un dénommé Bartino, un homme pour qui Lionel avait énormément de respect.

– Ce Bartino est un patron, avait déclaré monsieur Lionel. Mais lui aussi doit avoir des supérieurs. Ceux-là, j’ai bien l’impression que je les connaîtrai jamais.

L’homme l’avait fait entrer dans une pièce où monsieur Lionel trônait derrière un lourd bureau d’acajou. Comme le type restait derrière lui, rivé au tapis comme une mouche sur un papier collant, Michel demanda :

– Il y a moyen de causer seuls, tous les deux ?

Monsieur Lionel fit un signe. Son « chien de garde », d’un geste rapide, glissa ses mains le long du corps de Michel et lui enleva son revolver.

– Il te le remettra en sortant.

La pièce était remplie de la fumée de ces cigares que Lionel fumait comme un enragé. Michel fit le geste de trancher le nuage du revers de la main.

– Une chance que vous fumez pas des cotons de blé d'Inde ; ça serait pas respirable, ici dedans.

– Tu en veux un ? Ça vient directement de la Havane, des amis... fidèles.

Lionel éclata d'un énorme rire et, se croyant sans doute le seul être intelligent de la terre, il demanda :

– Tu as saisi ?... des amis... fidèles.

– J'avais compris, carabine ! Excusez-moi, mais j'ai pas le cœur à rire. Trois filles ont été assassinées ; y en a deux que j'avais déjà rencontrées.

– Moi, je les connaissais toutes les trois. Mais qu'est-ce que tu veux, c'est la vie. On part, on vient, on vit, on meurt, puis ça recommence.

Le calme de monsieur Lionel était surprenant.

– Et ça vous dérange pas plus que ça ?

– Mon jeune, il faut toujours apprendre à cacher ses émotions. Mais crains rien, la justice a le bras long. Si la justice ordinaire agit pas, la nôtre se mettra au travail et tu verras que, quand on frappe, ça joue dur.

– Oui, mais en attendant que vous passiez au travail, ce fou continuera de tuer. Les filles osent plus sortir seules. Elles « travaillent » plus. Ça veut dire beaucoup pour le milieu,

– Paraît que tu sais quelque chose sur ce criminel ? Envoye, crache !

Michel leva la main droite, comme du temps qu'il était constable et qu'il dirigeait la circulation.

– Whoo ! les moteurs ! Pas si vite. Tout d'abord, c'est pas moi qui sais quelque chose sur ce débile mental. C'est le patron, le Manchot.

– T'as rien qu'à le faire parler.

– Le patron, y parle pas. Il dit seulement ce qu'il veut. Ce qu'il sait, il va le garder pour lui. Il poussera pas son enquête plus à fond.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il faut qu'il vive. Il travaille pas pour les beaux yeux du monde. Ce qu'il sait, il l'a appris par hasard. Oh, s'il avait un client capable de défrayer les coûts de l'enquête, ça tarderait pas, le coupable se retrouverait derrière les barreaux.

Lionel éclata de rire. Michel ne comprenait pas ce qui se passait, car le gros homme était presque étouffé, incapable de reprendre son sérieux.

– Elle est bonne ! .

– Tant mieux si je vous fais rire. Mais si vous me le disiez, vous seriez pas seul à niaiser de cette façon-là, carabine !

Avec difficulté, le caïd reprenait son sérieux.

– Tu as du front tout le tour de la tête ! Venir me déranger pour que je vous engage, pour que je vous paie pour mener une enquête. Non mais, t'es pas sérieux, Beaulac ? Tu oublies que toi, tu nous dois encore de fortes sommes...

– Je vous ai rendu un ou deux services, déjà.

– D'accord, disons que ça a payé une partie des intérêts de ta dette. Mais il te reste encore ta dette en entier et les intérêts des intérêts. Moi, j'ai bien peur que ça finisse jamais.

Et il lança un épais nuage de fumée blanchâtre à la figure de Michel.

– Puisque le Manchot semble connaître l'assassin, tu vas lui dire de s'en occuper au plus tôt, O.K. ? Il fera un compte de toutes ses dépenses... Et je diminuerai ta dette en conséquence.

– C'est pas ça qui va apporter de l'eau au moulin !

Touchant presque Michel avec la pointe de son cigare, Lionel ordonna :

– Si ça fait pas son affaire, tu y diras de venir me voir. Je lui montrerai des petits trucs de comptabilité. Je vais te donner un exemple.

Il prit un crayon et se mit à écrire des chiffres.

– Tu nous dois sept mille. Les intérêts montaient à trois mille...

– Quoi ?

– Je les ai effacés, la dernière fois que tu nous a rendu service. Il te reste donc toujours sept mille plus un autre mille. Les intérêts du trois mille... avant le service rendu. Le Manchot mène son enquête, il fait arrêter l'assassin. Il m'envoie son compte, salaire et dépenses... disons une couple de mille piastres. J'enlève ça sur ta dette... Et quant à ton boss, cet argent-là, il le retient sur ton salaire, tout simplement. De cette façon, personne y perd et les bons comptes font les bons amis. Pas vrai, mon Michel ?

Lionel se leva, signifiant par là que l'entrevue était terminée.

– Mais je veux que tu comprennes bien une chose. Nous autres, on aime pas les refus. Tu as peut-être trop parlé. Ton boss t'en voudra sans doute, mais j'ordonne qu'il laisse tomber toutes ses autres enquêtes et qu'il s'occupe seulement de démasquer ce fou dangereux. Tu lui diras ça de ma part.

– Je transmettrai votre message. Mais si vous pensez faire peur au Manchot, vous avez besoin de vous lever de bonne heure.

La porte du bureau s'ouvrit et le garde du corps de monsieur Lionel parut.

– Qui t'a dit d'entrer sans frapper ?

– Excusez, boss, mais y a la fille qui accompagnait Beaulac, l'autre soir, au party. Celle qui a voulu donner son petit numéro et qui a été arrêtée avec les autres.

– Candy ? demanda Michel.

– Oui, c'est comme ça qu'elle dit se nommer. Elle est à la porte. Elle sait que Beaulac est ici et elle insiste pour entrer, même si l'enregistrement répète continuellement qu'il y a personne. Elle crie qu'elle sait que Beaulac est là, qu'elle partira pas avant de l'avoir vu.

Monsieur Lionel se tourna vers Michel. Cette fois, il était de mauvaise humeur.

– Qui lui a dit que tu étais ici ?

– Personne. Elle savait que je devais rejoindre les gars. L'autre soir, elle était au party, ici, dans la salle de conférence. Alors, elle est venue, pensant me trouver ici.

Les trois hommes passèrent dans l'autre pièce. La voix de Candy résonnait dans le petit haut-parleur.

– Avez-vous fini de dire toujours la même chose, comme un perroquet ? Le garçon, au restaurant, m'a dit que Michel était chez maître Oranger. Arrêtez de me prendre pour une cruche.

Lionel ordonna aussitôt :

– Floyd, tu vas descendre au restaurant. Tu congédieras le garçon qui a trop parlé. S'il est pas content, je m'occuperai de lui personnellement. Et toi, Beaulac, tu vas dire à ta grosse Marylin Monroe de jamais venir te relancer ici. J'aime pas ça. Allez pas vous mettre les grands patrons à dos. Salut, Beaulac et fais mon message au Manchot, conclut-il en riant doucement.

Et monsieur Lionel retourna dans son bureau privé, fermant la porte derrière lui. Floyd fit entrer Candy qui s'écria :

– Enfin, dites-moi pas que vous vous décidez !

Floyd appuya sa main sur la poitrine opulente de Candy et la repoussa assez durement.

– Arrête de gueuler, la belle. Le v'là, ton Michel.

Le grand Beaulac était en colère :

– Qu'est-ce qui t'a pris de venir me relancer ici ?

– C'est simple, je voulais te parler. Je savais que tu étais dans le coin. J'ai fait ma petite enquête.

Quelques instants plus tard, le couple se retrouvait sur la rue. Michel se dirigea vers le terrain de stationnement où se trouvait sa voiture, Candy sur ses talons.

– Alors, qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il rudement.

– Rien, fit Candy d'un air déçu.

– Et c'est pour me dire ça que tu viens me déranger ?

– Oh, pardon ! Je dérange monsieur parce qu'il fréquente la pègre. Excuse-moi.

– Écoute, Candy, je te trouve fine, belle, intelligente, mais tu commences à me tomber sur les rognons, sacrament ! Ma franche vérité, tu deviens folle. Tu me cherches partout, tu me trouves et quand je te demande ce qui se passe, tu réponds bêtement : « rien ».

– C'est justement parce qu'il se passe rien, expliqua Candy, que j'ai tenu à te retrouver. Ça avance pas, ça bouge pas. Les filles ont peur, les filles veulent plus sortir, il a plus personne dans les clubs. Toi, tu as trouvé un client ?

– Non.

– Robert m'a bien dit qu'il s'occuperait pas de l'affaire. D'un autre côté, moi, je peux pas laisser tomber des filles qui m'ont sauvée d'un mauvais pas.

Elle donna un coup de coude dans les côtes de Michel.

– Si on décollait d'ici ? C'est pas une place pour causer, un terrain de stationnement. Michel mit le moteur en marche.

– Où c'est qu'on va ? Candy eut un large sourire.

– J'invite pas n'importe qui chez moi. Ça va sûrement te faire un petit velours. Et nous serons très confortables pour causer.

– Toi, tu as une idée derrière la tête, et ça me plaît pas du tout.

Michel conduisait lentement, l'air préoccupé.

– Puisque Robert veut pas agir, fit Candy, c'est à nous de nous mettre au travail. J'ai un plan...

– Oh non, je marche pas !

– Attends, s'écria Candy, je t'ai même pas expliqué mon idée.

– C'est inutile, même si tu as la meilleure idée du monde, je ne marche pas ! Le boss nous le pardonnera jamais. On a beaucoup trop de travail pour nous occuper d'une affaire qui rapporte rien à l'agence.

– Toi et Robert, vous pensez rien qu'à l'argent ! On dirait que, pour vous deux, la reconnaissance, ça existe pas. On peut enquêter

sur cette série de meurtres sans négliger notre travail. Après tout, on est pas à l'emploi du Manchot vingt-quatre heures par jour.

Il y eut un long silence que Candy rompit enfin, en poussant un soupir.

– Bon, laisse-moi descendre, je vais prendre un taxi pour rentrer chez moi.

– Mais non, je vais te reconduire. Pas nécessaire de prendre le mors aux dents.

– Tu vas entrer ? Quand tu connaîtras mon plan, tu comprendras que ça nuira aucunement à notre travail à l'agence.

Et avec un sourire énigmatique, la très belle blonde ajouta :

– Je suis presque certaine de te faire changer d'idée.

*

Lorsque Michel fut installé dans le coquet appartement de Candy, celle-ci, qui savait que Michel ne touchait pas à l'alcool, déclara :

– Attends-moi, je vais faire chauffer le café.

Michel s'alluma une cigarette et eut le temps d'en fumer presque la moitié avant que Candy ne revienne, avec un plateau où étaient posés deux tasses fumantes, du lait, du sucre... Mais ce ne fut pas cela qui attira l'attention du jeune détective.

Candy avait aussi pris le temps de se changer – ou plutôt de se dévêtir. Elle portait un déshabillé de polyester bleu pâle. En dessous de ce tissu vaporeux, elle avait enfilé des mini-dessous noirs qui cachaient mal ses formes généreuses.

– Je me suis mise à l'aise.

– Carabine ! Moi, je dirais plutôt que tu t'es mise à l'air.

– Du sucre ?

– Oh non ! J'ai tout le Candy qu'il me faut.

Elle s'assit près de lui en éclatant de rire. Elle croisa la jambe. Le déshabillé s'entrouvrit, laissant paraître une cuisse à la peau

soyeuse.

– Alors, Michel ? Tu trouves toujours que je suis trop grosse ?

Elle déposa sa tasse sur la petite table et se planta devant lui.

Michel se sentait mal à l'aise.

– Tu es... tu es... Enfin, torrieu !... Ta grandeur... Non, t'as pas de graisse. T'es parfaite.

– J'peux plaire, tu crois pas ?

– Tu peux surtout troubler. Et Michel, d'un seul trait, vida sa tasse de café et faillit s'étouffer.

– T'aurais pu le dire, qu'il était presque bouillant.

– Lorsque nos journées seront terminées, nous irons dans les clubs. Pas n'importe lesquels, fit Candy en s'assoyant à nouveau : les clubs où se tiennent les filles du genre de celles qui ont été tuées.

– Qu'est-ce que ça donnera ? Tu m'as dit, tantôt, que les filles osaient plus sortir ?

– Il en reste quand même quelques-unes. Mais les plus aguichantes prennent pas de chances. J'aurai beau jeu.

– Comment ça ?

– Dis-moi pas que t'as pas compris ? s'écria Candy. Je me ferai passer pour l'une d'elles. Je dirai à tout l'monde que l'étrangleur me fait pas peur. Je le mettrai au défi. S'il est aussi malade qu'on le pense, il tombera dans le panneau.

– Et moi, qu'est-ce que je ferai, dans tout ça ?

– Tu me surveilleras. Je suis capable de me défendre toute seule ; mais quand même, je me sentirai plus en sécurité si je sais que tu es là.

Michel était songeur. Tenant sa tasse vide d'une main, il jouait nerveusement avec la petite cuillère.

– J'aime pas bien ça. S'il fallait qu'il t'arrive quelque chose, le boss me le pardonnerait jamais.

Candy se rapprocha, glissant son bras derrière le jeune homme.

– Allons, tu vas pas me refuser ça ? Tous les deux, tu sais, on peut accomplir de grandes choses.

Elle l'attira un peu plus dans ses bras.

– Tu me plais. C'est peut-être pour ça que j'aime tant te taquiner.

– Vrai ?

– Vrai !

Leurs lèvres se joignirent. Candy se colla à Michel. La main du jeune détective se fit hésitante, frôla la cuisse de Candy, puis se glissa à l'intérieur du déshabillé, remonta à la taille et s'arrêta sur les seins qu'il caressa fiévreusement.

– Oh Mike !

Michel Beaulac avait connu bien des filles mais rarement, d'aussi passionnées que Candy.

Et lorsqu'elle lui murmura :

– Alors, tu vas m'aider ?

Il n'eut même pas la force de répondre. Il ne fit qu'un signe de la tête. Candy triomphait.

V

La colère donne soif

C’est l’air crâneux et triomphant que l’inspecteur Bernier avait quitté le restaurant.

– Si jamais je tue quelqu’un, ce sera lui, gronda le Manchot, les yeux injectés de sang, en regardant par la vitrine son ancien supérieur qui s’éloignait.

– Voyons, Bob, calme-toi.

– Bernier est capable de m’accuser de meurtre, l’écœurant !

Marois se mit à rire.

– Allons donc, tu exagères. Bernier est dur, il est bête, il a mauvais caractère, il aime bien se moquer de tous ses hommes, mais il n’ira pas commettre une telle erreur. Il sait que tu n’es pas un criminel.

Le Manchot appela le garçon.

– Deux autres verres.

Marois fit un signe.

– Pas pour moi, je tombe de fatigue. Faut que je retourne me coucher.

– Je les prendrai tous les deux.

Le détective Marois fit un rapide calcul. Si le Manchot buvait ces deux autres verres, ça lui en ferait cinq.

– Tu ferais beaucoup mieux de m’imiter et de rentrer chez toi, Bob. Demain, je parlerai avec Bernier et toi, tu seras plus calme. Cette histoire d’étrangleur nous met les nerfs en boule.

– T’inquiète pas pour moi, Adrien. Je suppose que toi aussi, tu crois que je ne me suis jamais remis de ma démission, puis de la

mort de Nicole ? Dis-le franchement.

– Mais non, Robert. Tu es peut-être un peu moins patient qu'autrefois, c'est tout. Mais Bernier ne t'a jamais laissé indifférent. Il sait que tu t'emportes facilement, il en profite, il en abuse.

Le Manchot savait fort bien que le détective Adrien Marois avait raison. Il tendit la main à son ex-collègue.

– Je te remercie de t'être dérangé. Je suis en train de me demander si je ne fais pas mieux de laisser tomber cette affaire. Ça regarde beaucoup plus la police officielle qu'un détective privé.

Marois l'approuva fortement, sachant fort bien que si le Manchot continuait de mettre le nez dans cette enquête, Bernier ne cesserait pas de l'importuner.

– Tu rentres ?

– Oui, c'est ce que j'ai de mieux à faire. Je termine ces deux verres et vais dormir un peu. Je verrai bien si le proverbe dit vrai, et si la nuit porte conseil.

Une fois seul, le Manchot but rapidement son premier verre ; mais, se sentant déjà un peu étourdi, il vida son second beaucoup plus lentement. Il était ridicule. Il reprochait à Michel Beaulac de trop boire et voilà que lui-même dépassait un peu la mesure.

Il allait se lever, lorsque le garçon parut et déposa un autre verre devant le Manchot.

– Je n'ai rien commandé.

– C'est monsieur, assis à cette table, qui vous envoie ce verre.

Le Manchot se retourna. Un type assez jeune se trouvait seul à une table voisine. Il fit un petit signe de la main au Manchot.

– Curieux, murmura le Manchot, je ne le connais pas.

– Il m'a dit qu'il était journaliste, fit le garçon avant de s'éloigner.

Presque au même moment, le journaliste se leva et s'approcha de la table du Manchot. Il déposa son verre sur la table et tira une chaise.

– Vous permettez ?

Puis, tendant la main au Manchot, il se présenta :

– Je suis Luc Dubois, journaliste de *La Sentinelle.*

Quotidien à faible tirage, *La Sentinelle* se spécialisait surtout dans le sensationnalisme.

– J'ai beaucoup entendu parler de vous, monsieur Dumont. Je vous félicite. Votre agence de détectives privés fait du beau travail.

Il leva son verre.

– À votre santé.

Les deux hommes burent. Dubois se pencha à l'avant et baissa la voix.

– Ce n'est pas par hasard que je suis ici. Pour obtenir des nouvelles, je me tiens souvent au poste de police. Quand j'ai vu sortir l'inspecteur Bernier, quand je me suis rendu compte qu'il paraissait nerveux, j'ai compris qu'il se passait quelque chose sortant de l'ordinaire.

Le Manchot ne disait mot, laissant parler le jeune journaliste.

– J'ai pu avoir une table près de la vôtre. J'ai été chanceux.

Il offrit une cigarette au Manchot. Ce dernier l'accepta et les deux hommes s'allumèrent. Puis Dubois s'écria :

– Je suis d'accord avec la majorité des détectives. L'inspecteur Bernier est un imbécile. Parce que l'étrangleur se sert de sa main gauche, parce qu'il porte des gants, il vous soupçonne. C'est complètement ridicule.

– Je vois que vous avez l'oreille fine.

– C'est le métier qui l'exige. Dites-moi, vous enquêtez pour le compte de qui ?

Le Manchot éclata de rire, même si la situation n'était pas drôle.

– Pour le compte de qui ? Elle est bonne. Je cherchais justement un client.

– Vous l'avez trouvé ?

– Oui, je l'ai trouvé, répliqua Dumont en riant de plus belle. Le client, c'est moi. Je suis mon propre client. Il n'y a qu'une chose, ce

n’est pas tellement payant pour mon agence.

Le journaliste se rendit rapidement compte que le Manchot avait pris quelques verres de trop. Il décida de profiter de la situation. Il est souvent facile de tirer les vers du nez à une personne sous l’effet de l’alcool.

– Vous croyez que l’inspecteur va vous faire arrêter ?

– Non. Il n’en aura jamais l’audace. Bernier n’aime pas se couvrir de ridicule. Il a une petite vengeance à exercer, mais son orgueil l’empêchera de s’embourber. Mais moi aussi, je suis fier, moi aussi, j’ai mon orgueil.

Robert Dumont venait d’avoir une idée.

– Luc... je peux t’appeler Luc, n’est-ce pas ?

– Certainement, c’est mon nom.

Le Manchot appela le garçon.

– Qu’est-ce que tu prends ? C’est moi qui

paie.

Et au garçon, il ordonna :

– Apporte-lui ce qu’il désire.

Le Manchot essaya de donner des explications au journaliste. Mais, bien souvent, ses mots s’embrouillaient. Il n’était pas dans son état normal, c’était évident.

– Vois-tu, Luc, quand un meurtre est commis... eh bien, il y a toujours un assassin.

Le journaliste esquissa un sourire.

– Et une victime !

– C’est ça. Tu es intelligent. Je veux dire que... dans les affaires de meurtre, on a des suspects et il faut trouver le bon... enfin, faut faire des déductions, se servir de son intelligence... c’est comme ça dans la plupart des causes de meurtre.

Le garçon venait d’apporter les verres. Aussitôt, le Manchot leva le sien.

– À ta santé et à celle de ton journal. D'ailleurs, il en a besoin, parce que ce n'est pas un journal trop fameux.

Luc Dubois s'efforça de rire, même si la remarque était plutôt blessante.

– Dans l'affaire des putains..., fit Dumont, je veux dire... des filles étranglées, il s'agit d'un maniaque, d'un fou, d'un malade. Ce peut être toi, ce peut être moi... Moi et ma main gauche... cette main pourrait étrangler n'importe qui.

Le Manchot avait élevé la voix et plusieurs clients se retournèrent.

– Pas trop fort, on nous remarque.

– Et puis après ? Je sais ce que je dis et je suis capable de le prouver. J'ai plus de force dans cette main que dans l'autre.

Il voulut se lever, pour donner une démonstration. Luc Dubois le força à se rasseoir.

– Inutile, je vous ai vu, tout à l'heure, quand le verre a éclaté en mille morceaux. Vous parliez de l'assassin...

– Oui, c'est ça... l'assassin... qu'est-ce que je disais ?

– Que ce pouvait être n'importe qui.

– C'est vrai. Bon, j'y suis. Il n'y a qu'une façon de capturer un tueur du genre. C'est de lui tendre un piège. Tous les hommes sont des orgueilleux, tous, et quand un homme est déséquilibré, cet orgueil est porté à sa limite et lui fait commettre des bêtises. Tu commences à comprendre ?

Dubois ne voyait pas du tout où le Manchot voulait en venir. Cependant, il savait qu'il valait mieux ne pas le contredire.

– Je commence à saisir.

– L'assassin se croit à l'abri de tout soupçon. Il se sent le plus fort. Il continuera de tuer. Il a comme... il a une mission à accomplir. Toi, le jeune, tu as une entrevue avec le Manchot... le Manchot, c'est moi. Tu écris un article, en première page. Je vois que tu as une caméra ? Alors, tu prends des photos. Tu fais paraître ça dans le journal et au plus tôt.

Luc Dubois hésita, puis :

– Et qu’est-ce que j’écris dans cet article ?

Le Manchot s’écria à voix forte :

– Mais je viens de tout t’expliquer. Tu feras jamais un bon journaliste, toi. La plupart de ceux qui écrivent dans les journaux nous font dire des choses qu’on n’a jamais dites. Toi, c’est l’inverse... tu ne sais pas quoi écrire. Y a pas à dire, c’est mon soir de chance. Un inspecteur imbécile et un journaliste idiot. Faut arroser ça.

Et il vida son verre.

– Justement, monsieur Dumont, je ne voudrais pas déformer vos paroles. C’est pour cette raison que je voudrais retranscrire vos paroles exactes.

Tout en parlant, le jeune homme avait tiré son calepin de sa poche et se tenait prêt, stylo à la main, à prendre des notes.

– Excuse-moi, Luc, je t’ai mal jugé, reprit le Manchot d’une voix pâteuse. T’es un bon journaliste. Tu vas dire dans ton journal que Bernier me soupçonne... Non, pas exactement me soupçonne, mais que l’assassin a une main gauche aussi forte que la mienne... Qu’il porte peut-être une prothèse... Si tu le veux, tu peux ajouter qu’avec son esprit retors, Bernier pourrait bien m’accuser de meurtre. Je te fais confiance, je sais que tu seras capable de tourner quelque chose de bien.

– Bon, j’ai noté. Ensuite ?

– Eh bien, tu contes ce qui se passe présentement. Après le départ de Bernier, tu m’as interviewé. Et moi, non seulement je te dis que je suis innocent, mais je mets le maniaque au défi de commettre un autre meurtre. Et mets-en. Dis que je traite cet homme d’imbécile, de désaxé, de brute obtuse... Sers-toi de ton dictionnaire de synonymes, mais ajoutes-en. Je veux que notre tueur prenne le feu. Je veux qu’il se fâche contre moi, je veux qu’il prenne le feu, comprends-tu ?

– Vous lui lancez un défi ?

– Oui, c’est ça. Tu laisses croire que les agissements de ce tueur ne me dérangent aucunement, que je le capturerai facilement. Vas-y, maintenant, prends des photos.

Dubois se leva.

– Avec plaisir. Et comptez sur moi, sitôt les photos prises, je file chez moi, j'écris l'article et ce sera en première page demain matin. Que diriez-vous de deux titres ? *La police accuse,* deux points, et en grosses lettres, LE MANCHOT, COUPABLE DE MEURTRE, et au bout, un gros point d'interrogation.

– Surtout ça, faut pas oublier le point d'interrogation !

L'éclair du petit flash électronique illumina le restaurant. Luc Dubois venait de prendre une première photo.

– Et second titre, poursuivit-il en ajustant à nouveau son appareil : LE MANCHOT MET L'ÉTRANGLEUR AU DÉFI. C'est bon ?

– Très bon. Et avec ça, des photos et l'article en deuxième page. Ton journal va se vendre comme des petits pains chauds. Tiens, prends-moi en train de trinquer à la santé de l'assassin.

Comme son verre était vide, le Manchot en commanda un autre. Déjà, Dubois avait eu le temps de faire jouer sa caméra à cinq reprises.

– Pars pas tout de suite, Luc, j'ai une idée. Je te l'ai dit, faut que j'aie l'air détendu, que j'aie l'air de m'amuser.

Au bar, deux filles étaient assises, seules, attendant sans doute la venue de clients complaisants. Il s'approcha de la première, une blonde aux cheveux courts. Il la regarda longuement.

– Non, t'es pas mon genre. T'as trop l'air gars.

L'autre fille était rousse. Elle était assez jolie et sa robe décolletée laissait voir des seins qui paraissaient ne demander qu'à sortir prendre l'air.

– Tiens, toi, t'es pas pire.

Il prit la fille par la main :

– Viens avec moi, on va prendre une photo. Tu me connais, n'est-ce pas ?

– Tout le monde vous connaît. Vous parlez assez fort qu'on sait que vous êtes le Manchot et que vous recherchez le tueur qui étrangle les filles.

– Oui, c’est ça, les belles filles comme toi. Ça te fait rien de poser avec moi ?

– C’est un honneur. C’est la vérité. On parle beaucoup de vous et votre histoire me fascine.

– Comment tu t’appelles ?

– Brigitte.

Le Manchot était revenu à sa table en compagnie de la fille.

– Luc... Luc qui, déjà ?

– Dubois.

– Luc Dubois, le meilleur journaliste de la ville, je te présente Brigitte Bardot... C’est peut-être pas Bardot, mais elle est aussi bien faite qu’elle.

Et Robert Dumont éclata de rire.

– Assis-toi près de moi... approche-toi, n’aie pas peur et souris. On n’est pas à un enterrement. Penche-toi un peu plus, ta robe est décolletée... Comme ça, on te verra presque jusqu’au nombril. Ça aide la vente d’un journal comme le tien, pas vrai, Luc ?

Le journaliste prit deux autres photos, puis remit son appareil dans son étui. Il était prêt à partir.

– Faut que je vous laisse si je veux que mon article paraisse demain matin. Merci, monsieur Dumont.

– C’est moi qui te remercie.

– Et j’espère que l’article va produire un bon effet, que le maniaque relèvera le défi.

Le Manchot fit un salut de la main au jeune homme qui s’éloigna rapidement. Brigitte voulut se lever.

– Non, ne pars pas tout de suite. Prends un verre avec moi.

Brigitte le regarda, puis ;

– C’est pas de mes affaires, dit-elle mais à votre place, j’avalerais plutôt un café.

– On n’en sert pas, ici. Du café, c’est pas assez payant.

La jeune fille se colla contre le détective.

– On pourrait aller chez moi. Je vous en préparerais. Je suis experte pour faire du bon café.

Le Manchot la regarda. Brusquement, il parut prendre une décision.

– Tu as raison. Je ne me vois pas rentrer à la maison, tout seul dans mon appartement. Faut pas que je reste seul. Je ne sais pas ce que j'ai, ce soir...

– Moi, je le sais, fit Brigitte en se frottant contre lui. T'as besoin qu'on te change les idées, pas vrai ?

Le Manchot se leva.

– Tu restes loin d'ici ?

– Pas trop. En taxi...

– En taxi ? Qu'est-ce que tu penses ? J'ai une voiture, moi.

Robert Dumont glissa la main dans sa poche, voulant sortir ses clefs, et il faillit perdre l'équilibre.

– Ouf... tu as raison, j'ai trop bu.

– Inquiète-toi pas, je sais conduire. Tu veux que je prenne le volant ?

– Oui.

Et le couple sortit du café. Le Manchot eut un peu de difficulté à retrouver sa voiture, ne se rappelant pas exactement à quel endroit il l'avait stationnée. Puis Brigitte s'installa au volant et, tout le long du parcours, elle parla au Manchot, le forçant à lui répondre pour éviter qu'il ne tombe endormi. Elle avait laissé les glaces baissées et le vent froid fouettait la figure du Manchot.

– Ça va mieux, murmura-t-il, l'air me fait

du bien.

Quinze minutes plus tard, le couple entrait dans l'appartement de la fille.

– Quand je vais dire aux amies que j'ai fait l'amour avec le Manchot, fit Brigitte avec un brin de vanité, elles me croiront pas.

Mais quand je leur montrerai les photos du journal, elles vont en crever de jalousie.

Le Manchot se laissa tomber dans un large fauteuil.

– Pendant que le café chauffe, je vais me mettre à mon aise. Ce sera pas long.

Lorsque Brigitte revint, toute nue sous un baby doll aguichant et portant deux tasses de café, le Manchot dormait profondément.

Elle voulut le réveiller, mais rien à faire. Enfin, elle se résigna.

– Je peux quand même pas le laisser là. Elle lui enleva ses souliers, puis son pantalon, sa chemise, s'attardant un bon moment à examiner cette fameuse prothèse. Puis, de nouveau, elle le secoua.

– Écoute, faut que tu te réveilles. Je suis quand même pas capable de te porter jusqu'à mon lit.

Elle alla chercher une serviette, l'imbiba d'eau froide et en essuya la figure du Manchot.

– Allons, debout...

Robert Dumont chercha à ouvrir les yeux.

– Qu'est-ce qui se passe ?

Il regarda autour de lui, essayant de se souvenir de ce qui s'était passé. Mais c'était inutile, sa mémoire était allée faire un tour.

– Je vais t'aider. Allons, lève-toi.

Et en le soutenant, Brigitte le conduisit jusqu'à son lit. Elle le coucha et, aussitôt, le Manchot se rendormit.

– Hum... belle nuit en perspective.

Elle s'étendit près du Manchot, éteignit la lampe posée sur la table de chevet et colla son corps contre celui du détective. Pendant quelques secondes, elle chercha à caresser le Manchot, elle l'embrassa, mais l'homme n'avait aucune réaction. Brigitte poussa un soupir et se résigna à dormir.

« On sait jamais, il peut s'éveiller durant la nuit », songea-t-elle pour se consoler.

Rapidement, elle retira son baby doll et, toute nue, elle s'endormit, ses seins écrasés contre le dos du Manchot.

*

Il faisait jour lorsque Robert Dumont s'éveilla. Il avait un affreux mal de tête. Il n'osait pas bouger. Il avait l'impression qu'au moindre mouvement son crâne volerait en éclats.

« Qu'est-ce qui s'est passé, hier soir ? » Il se souvenait parfaitement de Marois, puis de l'arrivée de l'inspecteur Bernier. « J'ai trop bu. Tout ça, c'est la faute à Bernier. »

La mémoire commençait à retrouver son chemin. « Le journaliste... oui, oui... *La Sentinelle.* Il va écrire un article disant que je lance un défi au maniaque. »

Il ouvrit à nouveau les yeux. Cette fois, les murs avaient cessé de bouger et le plafond était bien à sa place.

– Ah çà !

Il venait de se rendre compte qu'il n'était pas seul dans le lit. Une fille nue, jolie, bien tournée, dormait, le sourire aux lèvres.

Dumont n'avait qu'un très vague souvenir de cette fille. Il ignorait même son nom. Il ne reconnaissait pas l'appartement et se demandait comment il était arrivé là et, surtout, ce qui s'était passé durant la nuit. Il se leva, sans faire de bruit. Au pied du lit, il aperçut le baby doll que Brigitte avait enlevé avant de s'endormir.

Le Manchot regarda autour de lui. Mais où donc se trouvaient ses vêtements ? Il sortit de la chambre. Dans l'autre pièce, il y avait un divan, un fauteuil, une table, un téléviseur. Sur le divan les vêtements du Manchot étaient soigneusement pliés. Il s'habilla rapidement. Sur la table, près du sac de la fille, il reconnut ses clefs de voiture. « Ce n'est sûrement pas moi qui ai conduit. »

Le Manchot hésita avant de quitter l'appartement. Il glissa la main dans sa poche et sortit quelques billets de banque. « J'ignore ce qui s'est passé, mais cette fille mérite sûrement une récompense. Dans l'état où j'étais, j'aurais pu passer la nuit dans une cellule. » Et il

devinait facilement que l'inspecteur Bernier en aurait éprouvé une jouissance diabolique.

Dumont laissa donc les billets de banque sur la table. Avant de sortir, il alla jeter un coup d'œil sur la fille. « Très jolie ! C'est quand même bête de ne pas se souvenir de la nuit qu'on a pu passer. Et dire que je fais la morale à Michel quand il boit trop ! »

En arrivant dans la rue, le Manchot n'eut pas à chercher. Sa voiture était stationnée juste devant la porte. Il y grimpa rapidement et, quelques minutes plus tard, il entrait dans son appartement.

Il ne mit que quelques secondes à se dévêtir et à se glisser sous la douche. Il y resta plusieurs minutes, terminant son bain par l'eau la plus glacée possible.

Après s'être asséché, il avala deux comprimés d'aspirine et fit chauffer le café.

– Oh non ! Je n'ai pas du tout le cœur de me faire à déjeuner, murmura-t-il. Je mangerai au restaurant.

La douche froide l'avait revigoré et sa migraine commençait à s'évanouir. Avant d'entrer au restaurant, il arrêta dans une tabagie.

– Vous avez le journal *La Sentinelle ?*

– Je regrette, il en reste plus... Oh, mais c'est vous le Manchot !

Le vendeur se mit à rire.

– Vous vous demandez pas, j'espère, pour quelle raison tous mes journaux sont vendus ?

Le Manchot ne répondit pas. Il dut s'informer dans deux petits restaurants avant de pouvoir se procurer un journal.

– Oh ! On y va un peu fort, s'exclama-t-il tout bas en voyant, en première page, une énorme photo de lui en compagnie de Brigitte avec ses seins à moitié sortis de la robe.

Au-dessus de la photo, c'était écrit en gros caractères : « LE MANCHOT SERAIT-IL LE MANIAQUE-ASSASSIN ? » et sous la photo, on pouvait lire : « LE TUEUR ET SA PROCHAINE VICTIME ? »

VI

L'assassin réagit

Robert Dumont avait préféré se rendre directement à l'agence, plutôt que d'attirer l'attention en allant déjeuner au restaurant.

Comme il était tôt, aucun de ses collaborateurs n'était arrivé. Il s'enferma donc dans son bureau et lut l'article rédigé par Luc Dubois.

Si le jeune journaliste y était allé un peu fort avec ses titres de première page, l'article, par contre, était fort bien écrit. Dubois se moquait des conclusions de l'inspecteur Bernier, mais il relatait l'entrevue qu'il avait eue avec le Manchot.

« Si cet assassin lit le journal, s'il est le moindrement chatouilleux, il voudra sûrement me faire payer pour cet article », pensait le Manchot avec un demi-sourire.

Rita, la secrétaire, fut la première à arriver, bientôt suivie de Candy. Aucune des deux n'avait lu le journal.

Préférant aller au-devant des coups, le Manchot leur lut l'article.

– Mon entrevue avec Marois n'a rien donné. Je n'ai pas trouvé de client, alors j'ai cru bon d'éveiller l'attention du maniaque.

– Vous n'avez pas peur que cet article ternisse votre réputation ? demanda Candy.

– Pas si l'assassin tombe dans le piège et que je le capture.

La porte du bureau s'ouvrit et Michel Beaulac parut. Il s'arrêta brusquement, comme s'il apercevait un fantôme.

– Police, police ! s'écria-t-il en faisant de grands gestes terrifiés. Vite, venez, carabine ! Le tueur ! L'étrangleur est ici !

– Tu as fini de jouer à l'idiot ?

– Voyons, boss, vous entendez à rire plus que ça ! Moi, en tout cas, je suis de bonne humeur ce matin.

Il lança un clin d'œil à Candy :

– Et en pleine forme, à part ça.

« Malheureusement, je ne puis en dire autant », songea le Manchot.

– Nous avons du travail, dit-il enfin. Alors, oubliez cette histoire de maniaque.

Mais, vers dix heures, l'inspecteur Bernier téléphona à Dumont.

– Je viens de lire *La Sentinelle,* Dumont, tu...

– Un instant, inspecteur. J'ai accordé une entrevue à ce journaliste, soit. Mais je n'ai pas dit un mot de vous, comme vous avez pu le lire. Ce n'est pas ma faute si, hier soir, vous vous êtes donné en spectacle. Vous ne pouvez tout de même pas me blâmer pour ce qu'un journaliste pense et écrit.

L'inspecteur semblait calme, il savait fort bien réprimer sa colère.

– Je viens de causer avec des membres de l'état-major, Dumont. On n'aime pas du tout cet article. Alors, je tiens à vous mettre en garde. Au moindre faux pas, je vous fais coffrer, vous entendez ?

Le Manchot ne répondit pas.

– Et ne vous attendez pas à ce que j'aie pitié de vous, même si vous êtes un infirme.

Selon sa bonne habitude, avant de terminer, Bernier n'avait pu s'empêcher de lancer un peu de son venin. Heureusement, Robert Dumont en avait l'habitude et ces remarques désobligeantes ne l'atteignaient plus.

Ce fut vers trois heures de l'après-midi, alors que Dumont était seul au bureau avec Rita, la secrétaire, que celle-ci sonna son patron.

– Un homme désire vous parler, sur la première ligne. Il refuse de se nommer.

– Écoutez la conversation, Rita, et prenez des notes.

Le Manchot décrocha le récepteur.

– Allô.

– Robert Dumont, le détective manchot ?

– Parlez plus fort, j'entends mal.

En effet, l'interlocuteur avait une voix voilée, comme quelqu'un qui souffre d'une laryngite.

– Vous vous croyez très fort, Manchot. C'est pas vous qui m'empêcherez de continuer mon nettoyage.

– Qui parle ? Une blague ?

L'interlocuteur mystérieux ricana :

– Vous verrez bien si c'est une blague, ce soir. Vous verrez. Vous me mettez au défi, Manchot... eh bien, cherchez à arrêter mon bras vengeur. Je vous dirai même qui et où je frapperai.

Et brusquement, l'homme raccrocha. Aussitôt, le Manchot alla retrouver Rita.

– C'est lui, c'est le maniaque, murmura la jeune secrétaire.

– Avez-vous cherché à retracer l'appel ?

– Non. J'ai pensé que ce serait inutile. Tout d'abord, ça demande trop de temps et, de plus, je suis certaine que cet homme a dû appeler d'une cabine téléphonique.

– Oui, vous avez sans doute raison.

Le Manchot resta un long moment sans parler, réfléchissant profondément.

– Je vais vous demander une chose, Rita, fit-il en relevant les yeux. Pas un mot de cet appel, ni à Candy, ni à Michel. D'ailleurs, je me demande si nous n'avons pas affaire à un farceur.

Mais Rita savait fort bien que le Manchot croyait le contraire. Lorsque cinq heures arriva, il décida de rester au bureau. Il commanda même son repas du restaurant.

– Si ce maniaque poursuit son idée, il me mettra au défi de l'empêcher de commettre son prochain meurtre. Et la seule façon de le prendre au piège, c'est d'attendre son appel.

*

Candy se retourna :

– Alors, qu'est-ce que tu penses de moi ?

Michel resta bouche bée. Avec sa perruque à longs cheveux noirs qui lui tombaient sur les épaules, Candy était méconnaissable. Elle s'était également maquillée.

– Carabine ! C'est plus toi. Mais, ton maquillage...

– Qu'est-ce qu'il a ?

Michel connaissait bien les réactions de Candy. Il lui parlait doucement, car elle pouvait facilement s'emporter.

– Tu trouves pas que c'est un peu exagéré ? Nous sommes quand même pas à l'Halloween ou au Mardi gras.

– Tu oublies une chose. On s'en va dans les clubs. Il y fait toujours très sombre. Je veux qu'on me remarque.

– On va te remarquer, aie aucune crainte. En tout cas, tu m'as demandé mon avis, je te le donne. Tu as trop de vert au-dessus des paupières. On dirait un fromage en train de moisir.

Candy faillit se mettre en colère :

– Je vais t'en faire, un fromage. Toi, mon grand cure-dents, tu sens le flic à plein nez.

– Inquiète-toi pas, je vais me changer. J'ai sorti des jeans et un vieux chandail ; on me prendra pour un habitué. Je suis pas aussi idiot que je parais.

– Enfin ! Tu avoues toi-même que tu as l'air idiot, s'écria Candy.

– C'est pas ce que je voulais dire.

– Assez de temps perdu. Va te changer et reviens me prendre. Ensuite, on ira au club et, lentement, je tisserai mon filet autour de l'étrangleur. Robert va se rendre compte qu'il a une excellente assistante.

Michel, cependant, était inquiet. Le Manchot avait donné des ordres précis et on lui désobéissait. S'il fallait que les événements tournent mal, le Manchot ne l'accepterait sûrement pas. La place de Michel était en jeu, beaucoup plus que celle de Candy, car plusieurs policiers retraités étaient prêts à collaborer avec l'agence du Manchot.

– Je serai de retour dans moins de quinze minutes, fit-il.

Michel mit exactement vingt minutes pour passer à son appartement, changer de vêtements, se coller une assez grosse moustache et changer sa coiffure. Cette fois, Candy ne pourrait pas l'accuser d'avoir l'air d'un « flic ».

Lorsque la belle fille lui ouvrit, l'ex-policier ne put s'empêcher de pousser une exclamation.

– Carabine ! T'as pas l'intention de sortir comme ça, avec moi ?

– Tout d'abord, je sors pas avec toi. Nous n'entrerons pas ensemble au club. Tu feras rien que me surveiller.

– Avec cette robe-là, tu ferais aussi bien de te montrer toute nue. Elle est tellement décolletée que tu pourrais faire rougir une statue. On croirait que t'as même pas de soutien-gorge.

– J'en ai pas non plus, idiot. Tu devrais pourtant savoir que ça se tient tout seul. Tu t'es assez amusé avec ça hier soir...

Michel en prit son parti. Il savait fort bien qu'il n'aurait pas raison. Candy jeta un châle blanc sur ses épaules.

– Le moins qu'on puisse dire, c'est que tu « flashes ».

Ils s'installèrent dans la voiture de Michel qui, immédiatement, se dirigea vers le centre-ville.

– Pas dans l'ouest, hein, Michel ? Dans l'est. C'est surtout à ces filles-là que notre type s'est attaqué.

Candy descendit non loin d'un club de nuit et Michel alla garer sa voiture à quelque distance, de sorte qu'il puisse être prêt à démarrer si Candy sortait du club avec un client.

Une cigarette pendante au coin des lèvres, les deux mains dans ses poches, Michel entra dans le club. Il y faisait tellement noir qu'on

avait de la difficulté à se diriger. Il fallait que les yeux s'habituent à l'obscurité.

Le placier demanda à Michel :

– Une bonne table ?

– Dérange-toi pas. J'suis capable de me placer tout seul. Je m'sacre bien de la place. C'est pas le spectacle que je suis venu voir.

Il allait dire :

– J'suis venu prendre un coup !

Mais soudain, il se souvint qu'un premier verre risquait de déclencher chez lui le mécanisme de sa maladie : l'alcoolisme. Maintenant, il savait qu'il ne pouvait plus s'arrêter après un seul verre.

– J'ai des chums qui doivent venir me rejoindre. Apporte-moi un coke.

– Un coke ? fit le garçon, surpris.

– Oui, es-tu sourd ? Quand je bois du fort, j'deviens trop mauvais. Un petit conseil, oublie tes questions et attends pas que je m'fâche.

Candy était assise au bar. Dans le club, il n'y avait que deux autres filles. Depuis cette série de meurtres, ces demoiselles de petite vertu préféraient prendre des vacances forcées. Par contre, Michel remarqua qu'il y avait une quinzaine d'hommes dans la place. La plupart étaient seuls.

Candy causait avec une des filles. Elle parlait si fort qu'on pouvait facilement suivre sa conversation.

– Moi, si je rencontrais cet étrangleur, j'pense que j'y ferais l'amour gratuitement. Aie ! Penses-y, au lieu d'être dix, ici, on est plus rien que trois ou quatre à se partager les clients.

L'autre fille répondit quelque chose que personne n'entendit et Candy éclata de rire.

– Moi, peur ? Pourquoi que j'aurais peur d'un fou ? Y a pas un homme qui me fait peur. Les hommes, avec moi, ça passe par là.

Quand on sait s'y prendre, on fait ce qu'on veut avec eux autres. L'homme, c'est une girouette et la femme, le vent qui la fait tourner.

Un homme, également assis au bar, ricana :

– J'suis pas inquiet pour toi. Avec ta grande gueule, t'en déplace, du vent.

– Puis toi, t'as l'air assez tapette, tu devrais changer de club. C'est pas ici que tu vas décrocher le gros lot.

Tous les clients se mirent à rire.

– Un homme fort comme cet étrangleur, ça doit être merveilleux au lit. Moi, j'suis masochiste sur les bords. J'aime les hommes violents.

Michel, encore une fois, trouvait que sa collaboratrice exagérait. Si par hasard ce tueur était dans la place, il devait sûrement réagir.

– Mais cet homme-là, continua Candy, osera jamais sortir avec une fille comme moi. Il sait que j'suis capable de me défendre. Les tueurs de son genre sont des lâches, des peureux. Regarde les filles qu'il a tuées, toutes des maigrichonnes, des filles incapables de se défendre.

Le défi ne pouvait être mieux lancé. Les filles assises près de Candy lui reprochaient de trop parler. Le barman vint même inviter la collaboratrice de Michel à baisser la voix.

– Écoute, baquais, si je dérange des clients, y ont rien qu'à aller ailleurs. À quelle place qu'ils pensent qu'ils sont ? Dans un confessionnal ? Venez près de moi, mes chéris, je vais vous confesser. J'vous dirai ensuite ce que je vous réserve comme pénitence.

Le barman lui posa une question que Michel ne comprit pas.

– Comment, pas une régulière ? Parce que j'ai changé ma coiffure, tu reconnais plus ton monde ? J'viens ici trois ou quatre fois par semaine. C'est vrai qu'à l'ordinaire, j'arrive plus tard et qu'à ce moment-là, t'es trop gelé pour reconnaître les gens.

Le barman n'insista pas. Quant aux filles qui étaient sur la banquette, près de Candy, elles allèrent s'installer plus loin. Elles craignaient de s'attirer des ennuis.

Un trio de musiciens vint s'installer sur la petite estrade. Ordinairement, ils jouaient pour la danse, mais les femmes étaient si peu nombreuses que le parquet resta désert. Pourtant, l'arrivée des musiciens eut son bon côté. Le son était fort, trop fort au goût de Michel, mais ça couvrait la voix de Candy. Et puis, la belle fille n'avait plus personne à qui parler.

Une dizaine de clients étaient entrés depuis que Michel s'était installé dans la place. Déjà, un homme avait fait parvenir un verre à une des filles assises au bar. Soudain, le barman apporta une consommation à Candy. Cette dernière lui posa une question, puis se retourna.

Elle regarda longuement un homme, dans la quarantaine, assis pas très loin de Michel. Elle lui fit un large sourire et au bout de quelques instants, l'homme alla s'installer au bar, tout près d'elle.

« Carabine, je paierais cher pour savoir ce qu'ils se disent. » Michel était beaucoup trop loin et, de toute façon, on causait à voix basse. Enfin, l'homme se leva, mais Candy resta à sa place.

– Ils se sont pas entendus, pensa Michel.

Mais il vit le client se diriger vers la cabine téléphonique. Pendant qu'il logeait son appel, Candy en profita pour se lever et aller aux toilettes. Michel ne perdit pas une seconde et l'imita. La salle réservée aux hommes était à côté de celle des femmes. Aussi, se croisèrent-ils près de la porte.

– Suis-nous, je pars avec lui.

– Tu crois que...

– Je sais pas. Il dit qu'il a aimé ce que j'ai dit, qu'il aime les filles qui ont du cran. On part aussitôt qu'il aura terminé son appel.

– Je vous suis.

Et Michel entra dans la toilette des hommes. Lorsqu'il en sortit, Candy n'était pas encore à sa place mais son client, lui, était revenu.

Le jeune colosse n'hésita pas. Il se dirigea vers la sortie. Le portier lui demanda :

– Vous attendez pas vos amis ?

– J’ai bien l’impression qu’ils viendront pas. J’suis pas pour perdre mon temps ici. C’est assez plate. Y a même pas assez de filles pour danser.

Et il s’éloigna en direction de sa voiture.

Candy sortit avec son client et tous les deux s’engouffrèrent dans un taxi. Quant à Michel, il allait démarrer lorsqu’une fille sortant d’on ne sait où, se jeta presque devant sa voiture.

– Mais c’est Raymond !

– Pas du tout.

Michel voulut rouler, mais il risquait de blesser la fille.

– Ôte-toi de là ! Je suis pressé.

– Tu te sauves, espèce de lâche. Tu pars ma sœur pour la famille, puis tu disparais.

Et à cet instant, un policier, qui patrouillait le quartier s’avança.

– Allons, qu’est-ce qui se passe, ici ?

– Mademoiselle me prend pour un autre type, fit Michel en ouvrant sa porte. Regarde-moi comme il faut. J’suis pas le gars que tu penses.

La fille se mit à rire nerveusement.

– Mais c’est vrai, je m’suis trompée. Excuse-moi. Mais de loin, j’étais certaine que t’étais ce maudit cochon.

La fille s’éloigna rapidement et Michel mit sa voiture en marche.

– Pas si vite, fit le policier. Tu sais ce qui est marqué sur le poteau. « No parking at any time. » Défense de stationner.

– C’était rien que pour quelques secondes. Je suis extrêmement pressé.

– J’aime pas les gars pressés. Y ont souvent des choses à cacher. Tes licences.

– Écoutez, on m’attend...

– Oui, oui, je connais l’histoire.

Michel dut montrer son permis de conduire. En voyant sa carte d’identité, le policier murmura :

– Oh, vous travaillez pour le Manchot ? C'est différent. J'ai connu monsieur Dumont alors que j'étais...

Michel le coupa :

– J'peux reprendre mes papiers ? Je suis sur une mission urgente.

– Excusez-moi. Tenez, mais la prochaine fois, stationnez pas ici. Je donne pas des chances à chaque fois.

Déjà, la voiture avait démarré en trombe. Michel tourna à droite, dans la rue où il avait vu disparaître l'auto où était montée Candy et qui s'arrêtait à l'entrée du port. Pendant près de cinq minutes, Beaulac tourna en rond dans les rues du vieux Montréal. Plus le temps passait, plus il se sentait nerveux.

– Inutile, j'ai perdu sa trace ! Candy était peut-être en compagnie de l'étrangleur et elle comptait beaucoup sur l'intervention de Michel au cas d'embarras sérieux. Et le collaborateur du Manchot n'était tout simplement plus dans le décor.

*

Le Manchot sursauta en entendant sonner le téléphone. Sans s'en rendre compte, il s'était assoupi dans son fauteuil. Il n'était pas encore tout à fait remis de sa cuite de la veille.

Nerveusement, il décrocha le récepteur.

– Allô.

– Le Manchot ?

Il reconnut immédiatement cette voix enrouée, cette voix qu'on s'efforçait de changer.

– C'est moi.

– J'ai dit que je te rappellerais. Tu te crois très fort, n'est-ce pas ? Eh bien, je te mets au défi. J'ai rendez-vous avec une jolie fille... cheveux noirs, bien faite. Le genre qui m'intéresse. Et elle a un très beau cou. J'aurai du plaisir à serrer ma main sur ce cou...

Il se mit à rire comme un dément.

– Et c'est pas toi, Manchot, qui arrêtera mon bras justicier. Oh, tu as tout le temps voulu pour le faire. J'vais même attendre ton arrivée pour supprimer cette grosse vache. T'as rien qu'à venir me rejoindre.

Et il donna l'adresse d'une maison de chambres, sur la rue de Bullion, dans le quartier si populaire des années quarante et qu'on avait baptisé, à l'époque, le « red light ».

– Plus que ça, je serai à la chambre 7 au deuxième. J'ai mon appartement régulier. Tu vois que je me prive de rien.

Et brusquement, l'homme raccrocha.

Le Manchot hésita. Le geste le plus raisonnable qu'il devait faire était de communiquer immédiatement avec la police. Elle serait sur les lieux dans moins de deux ou trois minutes. « Mais ce fou doit surveiller les environs. Si la police intervient, il n'agira pas. »

Pourtant, ce rendez-vous sentait le piège à plein nez. Que préparait donc l'étrangleur ? « J'ai allumé la mèche d'une bombe. Maintenant, je dois subir les dégâts de l'explosion. Il est trop tard pour reculer. »

Mais même s'il devait faire vite, le Manchot passa dans son gymnase. Il avait certaines précautions à prendre.

Quelques instants plus tard, après avoir vérifié son bon vieux Colt 45, ce pistolet automatique de l'armée américaine dont les projectiles faisaient des ravages atroces, le Manchot sortit de son bureau, monta dans sa voiture et au risque de causer des accidents, brûlant un ou deux feux rouges, il fila à toute vitesse en direction du centre-ville.

Il stationna sa voiture dans un endroit défendu, probablement la seule place libre du coin, et se dirigea vers la fameuse maison de chambres.

Il ouvrit la porte. À gauche, il y avait un petit guichet et une clochette pour prévenir le concierge. Mais cette espèce de réduit qui servait de bureau était vide.

Évitant de faire du bruit, pistolet au poing, il monta une à une les marches de l'escalier qui menait au second étage. De temps à autre,

les vieilles marches craquaient sous ses pieds. Le Manchot s'arrêtait alors et tendait l'oreille. Tout était silencieux, et il repartait... Une autre marche, puis deux autres, et encore un craquement, plus fort, plus sinistre que les autres.

– Maudites marches ! marmonna-t-il.

Le Manchot s'était de nouveau arrêté. Rien ne bougeait. Encore trois marches et il serait sur le palier. Il voyait déjà qu'un vieux tapis recouvrait le plancher et atténuerait le bruit de ses pas.

Le détective étendit la jambe, grimpant deux marches à la fois et appuyant son poids surtout sur la rampe de l'escalier. Enfin, il était sur le fameux tapis.

Du revers de sa main droite, il essuya les quelques gouttes de sueur qui commençaient à perler à son front. « Le 7. C'est à droite. »

La porte était légèrement ouverte. Une faible lueur filtrait par l'entrebâillement.

– Il est là, j'en suis certain, caché probablement derrière la porte. Prêt à se jeter sur moi.

Le Manchot appuya son dos sur le mur et se glissa lentement, sur la pointe des pieds. Il était rendu à la porte. Il dégagea silencieusement le cran d'arrêt de son pistolet et l'assura fermement dans sa main, prêt à faire feu.

Puis, vif comme l'éclair, il bondit et d'un puissant coup de pied, il ouvrit la porte. Si quelqu'un avait été caché derrière, il aurait vu des étoiles, songeait-il tandis que le battant allait donner contre le mur dans un grand vacarme.

Debout au centre de la porte, le revolver pointé, le Manchot embrassait la scène du regard.

La pièce n'était pas grande. Sur le lit, une fille aux cheveux noirs. Morte ou vivante, il n'aurait pu dire. La fille était nue, elle ne bougeait pas.

Il n'y avait pas de salle de bains, pas de placards non plus. Cependant, de chaque côté de la fenêtre pendaient des draperies poussiéreuses et ces draperies n'atteignaient pas tout à fait le plancher.

Aucun doute possible. Là, sous la draperie de droite, il voyait les pointes de deux souliers. L'agresseur se croyait en sûreté.

Le Manchot prit le temps de visser un silencieux au bout de son pistolet. Il ne tenait pas à ameuter tout le voisinage.

Puis, sans hésiter, il tira deux balles dans la draperie, juste trois pieds au-dessus des souliers. Il n'y eut que deux claquements secs ; pas un cri, absolument rien... Et les souliers étaient toujours là, les souliers n'avaient pas bougé.

Le Manchot comprit, mais trop tard. Il n'eut pas le temps de se retourner. Son agresseur était simplement caché dans l'entrée d'une chambre voisine et, pieds nus, sans bruit, il avait pu s'avancer jusqu'au Manchot. Muni d'un bout de tuyau, il leva le bras et frappa durement le Manchot à la tête, ne lui donnant aucune chance. Le détective s'écroula lourdement.

L'homme le poussa dans la chambre, ferma la porte, se dirigea vers la fenêtre et remit ses souliers.

Il regarda le cadavre de la fille étendue sur le lit.

– Ça lui apprendra à se moquer de moi.

Sortant un revolver de sa poche, le tueur visa froidement le Manchot et un coup de feu claqua, se répercutant comme le tonnerre dans toute la vieille maison de chambres.

Sans perdre une seconde, l'inconnu alla mettre le revolver dans la main de la fille, imprimant ses empreintes digitales sur la crosse de l'arme. Le bras de la fille retomba et le revolver glissa au tapis.

Déjà, on entendait des bruits de pas dans l'escalier.

Le tueur avait bien choisi son endroit. Il se glissa par la fenêtre ouverte, qui donnait sur l'escalier de sauvetage.

Quelques secondes plus tard, il était dans la ruelle. Il tourna rue de Bullion, courut jusqu'à Sainte-Catherine, puis se mêla à la foule des passants.

VII

Le Manchot arrêté

– Police, vite. Un homme a tué une fille... c'est probablement l'étrangleur. Mais la fille a eu le temps de tirer sur son agresseur. Vite, cria le concierge.

Les policiers ne tardèrent pas. Le bruit strident des sirènes résonnait aux quatre coins du quartier. Les forces policières s'amenaient en nombre. On ne voulait prendre aucune chance.

Trois voitures s'arrêtèrent au centre de la rue.

Un sergent donna immédiatement des ordres.

– Vous deux, venez avec moi. Vous deux, restez ici, à l'avant. Vous autres, la ruelle. Il ne faut pas qu'il puisse fuir.

Le concierge était dans la porte. Il criait à tue-tête.

– Vite, il se peut que l'homme soit seulement blessé. Il peut chercher à fuir.

– Il n'ira pas loin. Quelle chambre ?

– C'est le 7.

Suivi des deux policiers en uniforme, le sergent grimpa les marches quatre à quatre. Revolver au poing, il fonça en direction de la porte de la chambre 7.

– Que personne ne bouge !

Avertissement complètement inutile. La fille, sur le lit, était endormie pour toujours.

Quant à l'homme, accroupi non loin de la porte, il était inconscient.

Un des policiers s'écria :

– Mais je le connais, cet homme... C'est le Manchot !

Cette affirmation eut l'effet d'une bombe. La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre et, bientôt, le lieutenant-détective Marois fit son apparition.

– Qu'est-ce qu'on vient de me dire, l'étrangleur serait le Manchot ?

– Aucune erreur possible, répondit un policier, le concierge dit qu'il était seul avec la fille. Il a voulu la tuer. Il a réussi d'ailleurs, mais la fille a eu le temps de tirer un coup de feu.

Marois alla se pencher sur le corps de son ami. Robert Dumont respirait encore. Une large tache rouge avait imbibé tout le côté droit de sa chemise et on pouvait voir le trou que le projectile avait fait vers le haut de la poitrine.

Déjà, des détectives s'étaient emparés du revolver de la fille et du pistolet du Manchot. Un policier parut dans la porte.

– J'ai appelé une ambulance, on va conduire le tueur à l'hôpital. L'inspecteur Bernier sera ici d'une seconde à l'autre.

Marois bondit :

– Quoi ? Bernier ?

– Oui.

– Qui l'a prévenu ?

– Moi. Il m'avait demandé de le tenir au courant. Quand il a appris que nous avions capturé le Manchot...

Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase que Marois l'interrompait.

– Il jubilait, je le sais.

Un médecin était arrivé sur les lieux et s'était penché sur le Manchot. Marois attendait anxieusement son verdict. Il avait surtout hâte de connaître la version de son ami, de savoir ce qui s'était passé.

– Alors, doc ?

– Il l'a échappé belle. Quelques pouces plus bas et il l'avait en plein poumon. Il en sera quitte avec quelques jours de repos à l'hôpital et un bras droit passablement ankylosé.

– Donc, sa vie n'est pas en danger ?

– Du moins, pas pour le moment et je ne prévois aucune complication. C'est plutôt le coup qu'il a reçu derrière la tête qui l'a mis knockout. C'est cette blessure qui m'inquiète le plus. Il peut y avoir commotion cérébrale.

Un autre bruit de sirène couvrit les voix des policiers. De nombreux curieux commençaient à se rassembler devant la maison de chambres.

– Enfin, voilà l'ambulance.

Mais Marois se trompait. C'était l'inspecteur Bernier qui arrivait. Le grand patron, même s'il demandait à ses hommes d'utiliser la sirène le moins souvent possible, n'hésitait jamais, lui, à s'en servir.

– Eh bien, cette fois, je le tiens, s'écria-t-il en entrant et en jetant un coup d'œil sur le Manchot.

– N'en soyez pas si sûr que ça, inspecteur.

Il se tourna brusquement vers Marois.

– Vous allez encore prendre sa part, je suppose ? Vous l'avez interrogé et vous êtes prêt à accepter sa version des faits, sans aucune vérification ?

Marois soupira.

– Je n'ai pu l'interroger, inspecteur, il est toujours inconscient. Mais son pistolet était près de lui, son fameux Colt 45, muni d'un silencieux. Dumont a tiré avec cette arme. Sur qui, sur quoi ? Je l'ignore. On le saura sans doute en inspectant la chambre. De plus, comment cette fille a-t-elle pu tirer sur le Manchot. Il est loin du lit. Je suppose qu'il l'étrangle et que, dans un sursaut d'énergie, elle sort un revolver de je ne sais où et fait feu sur Dumont... Mais alors il ne continue pas à l'étrangler et elle ne meurt pas...

– Tout est possible, vous savez...

– Et ce n'est pas tout, inspecteur. En plus de lui tirer une balle à l'épaule, elle l'a frappé à la tête, avec un objet contondant. Une barre de fer, une pièce de métal ou quelque chose du genre, a dit le médecin.

Bernier faillit perdre patience.

– Ouvrez-vous les yeux, Marois. Le Manchot est fou, il veut se venger de toutes les femmes. Il en a tué trois. Il n'a aucun alibi pour les premiers meurtres et ce soir, on le prend sur le fait. Il veut étrangler cette fille. Elle se défend de son mieux. Elle peut à peine respirer. Elle le frappe à la tête. Le Manchot recule, la fille sort un revolver et tire, c'est trop pour elle, elle tombe, étouffée. Le Manchot est blessé à la fois par la balle et par le coup de matraque.

Marois esquissa un sourire narquois.

– Et cette matraque, elle l'a cachée sous le lit, je suppose, avant de finir de s'étrangler toute seule... Peut-être l'a-t-elle lancée par la fenêtre.

– Ne soyez pas idiot.

– Je m'excuse, inspecteur, c'est contagieux quand on travaille dans cette escouade. L'ambulance venait d'arriver.

– Occupez-vous plutôt de la fille, Marois, moi, je me charge du Manchot.

Déjà, on était en train d'installer le détective privé sur une civière. Dumont reprenait vaguement ses sens. Il reconnut l'inspecteur et c'est comme dans un rêve qu'il entendit ce dernier ordonner à deux de ses hommes :

– Accompagnez-le à l'hôpital. Montez la garde à la porte de sa chambre. Jusqu'à nouvel ordre, cet homme est en état d'arrestation.

Le Manchot murmura :

– Inspecteur...

– Je vous questionnerai lorsque vous serez en état de parler, Dumont.

Puis, à l'intention des deux hommes qui devaient servir de gardiens au Manchot, il ajouta :

– Vous êtes responsables de lui. N'oubliez pas que cet homme est soupçonné d'avoir assassiné plusieurs femmes.

*

Michel Beaulac était dans de mauvais draps.

– Torrieu, c'est toujours la même chose. Chaque fois que je m'occupe d'une cause, je me réveille toujours avec les deux pieds dans les plats.

Il savait que Candy comptait sur lui, Candy qui était peut-être aux prises avec le mystérieux étrangleur.

Michel arrêta sa voiture. Ça ne lui donnait absolument rien de continuer à tourner en rond. Il lui fallait faire face à la musique.

– Qui prévenir ?... La police ?

Il y avait une autre solution et Michel le savait. Il pouvait tenter de rejoindre le Manchot. Il savait qu'il était au bureau, attendant un appel important. Michel avait maintenant, dans sa voiture, un appareil téléphonique, plus un appareil de radio avec lequel il pouvait communiquer directement avec l'automobile du Manchot.

Poussant un profond soupir, s'armant de courage, il composa le numéro de téléphone du bureau. Après cinq coups de sonnerie, le jeune Beaulac comprit que Dumont n'était pas là.

– C'est quand même pas de ma faute, si je peux pas le rejoindre.

Mais restait cette radio qui le mettait directement en communication avec la voiture du Manchot. Il décrocha le petit micro et appuya sur un bouton.

– Michel Beaulac appelle le Manchot. Parlez, Manchot, j'écoute.

Aucune réponse.

Pour la seconde fois, Michel lança son appel, mais sans plus de succès. Le jeune homme était content, comme s'il venait de se tirer une épine du pied ; mais pourtant, au fond de lui-même, il savait qu'il ne faisait que retarder l'échéance d'une explication.

*

L'ordre que le policier Gauvin avait reçu était simple.

– Éloignez les curieux, lui avait dit un sergent. Faites évacuer la rue le plus possible.

– Je ne veux pas de journalistes, avait ajouté le lieutenant Marois, vous avez compris ?

Donc, les ordres étaient simples, ne laissez approcher personne.

– Circulez... circulez.

Il y avait bien des protestations mais, en général, on obéissait. Soudain, le policier Gauvin s'immobilisa. Il venait d'entendre une voix qui lui parvenait d'une voiture stationnée en bordure du trottoir et dont la fenêtre avant était ouverte :

– Michel Beaulac appelle le Manchot. Parlez, Manchot, j'écoute.

Le policier se précipita, ouvrit la portière, décrocha le micro et tâtonna quelques secondes avant de trouver le bouton lui permettant de répondre à Beaulac.

– Allô, allô, Michel Beaulac, vous m'entendez ? Vous m'entendez, Beaulac ?

Il y eut quelques secondes de silence, puis la voix de Michel sortit à nouveau du haut-parleur.

– Ici Beaulac. Qui parle ? Répondez, j'écoute.

– Ici le policier Gauvin. Je suis présentement dans la voiture du Manchot. Demeurez à l'écoute, Beaulac. Je ne peux vous donner de renseignements, mais je vais trouver quelqu'un qui va vous parler.

– Carabine, voulez-vous me dire ce qui se passe ?

– Vous le saurez dans quelques minutes. Restez à l'écoute, terminé !

Le policier sortit rapidement de la voiture. Près de la porte de la maison de chambres, l'inspecteur Bernier s'occupait personnellement du transport du Manchot.

– Inspecteur ! Inspecteur !

– Qu'est-ce que vous avez à gueuler comme ça ? Vous ne voyez pas que je suis occupé ? C'est tout ce que vous avez à faire, ça, crier ?

– C’est parce que... la voiture du Manchot est là-bas et Michel Beaulac l’appelle au micro. J’ai connu le grand Michel dans la police. Je sais qu’il travaille maintenant pour monsieur Dumont.

L’ambulance était prête à prendre la route de l’hôpital Saint-Luc.

– Allez-y, fit Bernier au chauffeur.

Puis, se tournant vers le policier, Bernier ordonna :

– Conduisez-moi à cette automobile. Je vais lui parler, moi, à ce grand Beaulac. J’ai des petites nouvelles pour lui. J’ai bien peur qu’elles ne soient pas trop réjouissantes.

Quelques secondes plus tard, l’inspecteur s’installait sur la banquette avant et s’emparait du micro.

– Allô, Beaulac, vous êtes à l’écoute ? Répondez, Beaulac.

– J’écoute, fit la voix de Michel. Qui parle ?

– Inspecteur Bernier.

– Ins... inspecteur, bredouilla Michel. Mais comment se fait-il ?

– Robert Dumont ne peut prendre votre appel, pour le moment, et probablement pour un bon bout de temps.

– Comment ça ?

L’inspecteur prit un ton narquois :

– Je suppose que vous aussi, vous mettez votre nez dans les enquêtes policières ? Vous aussi, vous vous intéressez à l’étrangleur ?

– Bien, c’est que...

– Ne perdez plus votre temps, Beaulac. L’étrangleur a commis son dernier meurtre. Mais, heureusement, nous l’avons pris sur le fait.

– Dites-moi pas qu’il est tombé dans le piège que le « boss » lui avait tendu ? s’écria Michel.

– Je me rends compte qu’il vous avait bien appris votre leçon. Non, ça ne s’est pas déroulé tout à fait comme votre ami le Manchot s’y attendait. On vient de le transporter à Saint-Luc.

– Il est blessé ! Sérieusement ?

– Non, presque une écorchure.

Le grand Beaulac poussa un soupir de soulagement.

– Tant mieux. Comme ça, je peux le voir, si je me rends à Saint-Luc ?

– Non, personne ne peut le voir, fit sèchement l'inspecteur. Aussitôt qu'il sera en état de quitter l'hôpital, on le conduira au poste. Je ne puis en dire plus long pour le moment...

Bernier n'osait pas trop parler. Tout accusait le Manchot, mais, au fond de lui-même, l'inspecteur ne croyait pas son ex-collaborateur coupable de meurtre... À moins, évidemment, qu'il n'ait tout à fait perdu la raison.

Michel était impatient :

– Inspecteur, je veux savoir la vérité.

– Eh bien, disons qu'une femme a été étranglée, de la main gauche, comme toutes les autres. Mais elle a réussi à se défendre. Elle avait un revolver et elle a blessé le Manchot.

– Ça se peut pas ! Non, je vous crois pas.

– Beaulac, vous avez déjà eu suffisamment d'ennuis avec les autorités officielles. À votre place, je n'irais pas inutilement à Saint-Luc. Terminé.

Et l'inspecteur Bernier, un sourire triomphant au coin des lèvres, appuya sur le commutateur. Il était fier de lui. Il avait réussi à embêter deux hommes qu'il n'aimait pas particulièrement et l'un d'eux, le Manchot, n'était pas encore sorti de ses griffes.

Quant à Michel Beaulac, assis dans sa voiture, à demi-paralysé, il se sentait incapable de bouger. Trop d'événements se bousculaient pour qu'il réussisse à mettre un peu d'ordre dans ses idées.

– C'est impossible... murmurait-il. Il ne peut pas être l'étrangleur... C'est complètement idiot !

Candy était disparue avec un client. Elle risquait de graves ennuis, elle comptait sur Michel : mais voilà, il avait perdu sa trace.

– Le patron qui est blessé, Candy qui est peut-être en danger. Il y a rien que moi qui suis encore disponible et je suis là, à rien faire.

Allons, Beaulac, torrieu ! Grouille-toi le cul !

Il s'était surpris à parler à voix haute et le son de cette voix le tira de sa rêverie. Il voulait bien faire quelque chose, mais quoi ? « Candy ? Je peux rien faire. Je l'ai perdue de vue. Les maisons de chambres pullulent dans le coin. Ça me donnerait absolument rien de la rechercher. Je ferais rien qu'envenimer les choses. »

Restait le Manchot. Non seulement il était mal pris, mais l'inspecteur Bernier pouvait aussi bien le coffrer et l'accuser de meurtre. « Même si Bernier a dit qu'il voulait pas me voir la fraise, j'y vais quand même. C'est peut-être le seul endroit où je pourrai encore être utile. »

Et décidé, il mit sa voiture en marche.

Lorsqu'il arriva à l'hôpital Saint-Luc, une voiture de la police se rangea derrière la sienne.

– Calvaire ! rugit-il entre ses dents.

Michel venait de reconnaître l'inspecteur Bernier. Il voulut baisser la tête, ne pas se faire remarquer, mais déjà Bernier l'avait vu.

– Je vois qu'on m'obéit ! Je vous ai dit que vous perdriez votre temps en venant ici. Vous ne verrez pas votre patron.

– Écoutez, vous m'empêcherez quand même pas de prendre de ses nouvelles ? S'il fallait vous écouter, on se croirait derrière le Rideau de fer. Avec vous, pas de liberté. Vous voulez tout diriger à votre guise. Moi, ça me fait rien d'obéir, de me soumettre aux lois officielles, mais je plierai jamais devant un type comme vous, Bernier. Vous avez réussi à avoir ma tête quand j'étais dans les rangs de la police officielle, mais soyez assuré que vous gagnerez pas toujours. Un dictateur, un orgueilleux, un tyran comme vous finit toujours par commettre des erreurs.

L'inspecteur le regarda froidement.

– Vous faites mieux de surveiller vos paroles.

– La vérité choque, n'est-ce pas, inspecteur ?

– C'est assez. Si vous continuez, je vous fais arrêter.

Beaulac éclata de rire.

– C’est ça, allez-y, arrêtez-moi. Arrêtez aussi Candy, notre collaboratrice, arrêtez tout le monde, vous, le grand justicier.

– Je pourrais facilement vous accuser de nuire à un officier de police dans l’exercice de ses fonctions.

Michel se fit narquois :

– Tiens, il vous arrive de travailler, inspecteur ?

Bernier s’éloigna en grommelant :

– Que je ne vous retrouve pas dans mes pattes, vous, jeune blanc-bec.

Michel ne savait que faire. Devait-il défier l’inspecteur et chercher à voir le Manchot ? Il était encore debout, immobile, près de sa voiture lorsqu’une voix lui demanda :

– Que faites-vous ici, Beaulac ?

Il se retourna et reconnut le lieutenant-détective Marois.

– L’inspecteur m’a appris que monsieur Dumont avait été blessé par une fille. Dites-moi, c’est faux, ce que m’a dit Bernier ? Il croit pas que le Manchot soit l’étrangleur ?

– Certaines preuves portent à le croire.

– Quoi ?

– Mais je suis persuadé que Bob est innocent. On lui a tendu un piège. Du moins, c’est ce que je crois. Le Manchot s’est servi de son arme et ce n’est pas sur la fille qu’il a tiré. Il y avait donc quelqu’un d’autre dans cette pièce.

Déjà, Michel commençait à deviner ce qui avait dû arriver.

– C’est monsieur Dumont qui voulait tendre un piège à l’étrangleur et c’est lui qui s’est fait jouer. Non seulement cet homme a tué une autre fille, mais il essaie maintenant de faire accuser le Manchot.

Le jeune Beaulac s’arrêta brusquement. Marois le vit pâlir.

– Dites-moi... la fille...

– Eh bien quoi, la fille ?

– Vous l’avez vue ? Vous la connaissez ?

– Non. Du moins, je ne crois pas. Bah, comme plusieurs de ces filles, elle était un peu trop maquillée. À vrai dire, je ne l'ai pas bien regardée, je sais qu'elle avait les cheveux noirs... mais ce pouvait être aussi bien une perruque... Beaulac, qu'est-ce que vous avez ? Vous êtes étourdi ?

Michel réussit à prononcer.

– C'est rien... de la fatigue... ça va passer.

– Je dois vous laisser, fit brusquement Marois. Je sais que Bernier veut interroger Dumont. L'inspecteur est un excellent policier, un de nos meilleurs enquêteurs. Mais, vous savez, la colère peut faire commettre bien des bévues. Et s'il se laisse emporter, il est capable d'arrêter le Manchot. Je veux empêcher, si possible, les pots cassés.

Et Marois s'éloigna.

Michel n'avait rien compris à sa dernière phrase. Il voyait Candy avec ses cheveux noirs, Candy qui était partie avec un inconnu.

– Et moi, je l'ai perdue de vue. L'homme a pu prendre quelques secondes pour appeler le boss... lui tendre un piège.

La morgue ! Oui, en allant à la morgue, il pouvait demander à voir le corps de la fille, il en aurait le cœur net immédiatement. Mais d'un autre côté, il ne voulait pas abandonner le patron à son sort. Il avait au moins un allié dans l'hôpital : le détective Marois.

– Tant pis, j'y vais. Si le Manchot est à l'urgence, si on l'a pas opéré, si on l'a pas transporté dans une chambre privée, c'est pas l'inspecteur Bernier qui m'empêchera de lui parler, carabine !

VIII

Le client de Candy

– Tu t'appelles comment, bébé ? fit l'homme en se rapprochant de Candy sur la banquette arrière du taxi.

Elle n'hésita que quelques secondes. Parmi ses prénoms, elle portait celui de Joanne. Elle s'était toujours demandé, d'ailleurs, pourquoi on ne l'avait pas appelée Joanne au lieu de ce prénom bizarre de Candine.

– Joanne.

– J'espère que tu vaux le vingt-cinq que tu m'as chargé.

Candy ajouta avec le sourire :

– Plus la chambre.

– T'as l'air bien faite.

Et déjà, les mains hasardeuses de l'homme cherchaient à se glisser dans le corsage décolleté de la jolie femme. Candy ne détestait pas les hommes, loin de là, c'était une passionnée capable d'épuiser l'amoureux le plus ardent et le plus fringuant. Mais c'était quand même la première fois qu'elle allait dans une chambre pour faire une passe avec un inconnu, qu'elle se faisait payer comme une putain et, surtout, qu'elle était accompagnée d'un homme qui ne lui plaisait pas.

Le type était plutôt âgé et faisait preuve d'un sérieux manque d'éducation. De quelle façon devait-elle le prendre, lui parler ? Heureusement, elle savait que Michel serait là, capable d'intervenir à la moindre alerte.

– Moi, j'm'appelle Rosaire, mais tous mes chums m'appellent Jos. J'sais pas pourquoi, ça se ressemble pas pantoute.

Sa main droite palpait maintenant le sein de Candy et sa main gauche cherchait à se glisser entre sa cuisse et sa jupe.

– Tu pourrais attendre pour me peloter. Dans un taxi, j'ai jamais été forte là-dessus.

L'homme éclata d'un gros rire.

– Tu changes vite en maudit. Tout à l'heure, tu souhaitais quasiment te trouver avec le fameux étrangleur, et v'là que t'as peur des indiscrétions d'un chauffeur de taxi. T'inquiète pas, ma belle. Y en a vu bien d'autres. Et avec l'adresse que je lui ai donnée, il sait fort bien qu'on va pas à l'Oratoire faire un pèlerinage. Déjà, la voiture ralentissait.

– Tiens, on est arrivé. C'est là, la maison de chambres.

Il mit la main dans sa poche.

– C'est ma chambre. Je te conduis pas n'importe où. Monte, ajouta-t-il en lui donnant une clef, c'est au deuxième, la chambre numéro 7. Je vais payer le taxi et j'ai un téléphone urgent à faire.

Candy descendit, elle se croyait brave et pourtant, ses jambes vacillaient. Avant d'entrer dans la maison, elle jeta un coup d'œil aux environs. Elle ne voyait pas la voiture de Michel. Cependant, elle était certaine qu'il l'avait suivie. « Mais il a dû se stationner beaucoup plus loin pour ne pas attirer l'attention. »

Lentement, elle monta à l'étage. Elle aurait voulu se voir à des milliers de milles de là. Elle entra dans la chambre, une petite pièce miteuse, sans salle de bains. Dans un coin, un simple lavabo tout gris de saleté. Les serviettes et les draps ne semblaient pas des plus hygiéniques.

Candy s'assit sur le lit. Comment allait-elle faire pour gagner du temps ? Il lui fallait quand même laisser agir cet homme. Il lui fallait savoir s'il était l'étrangleur.

La porte s'ouvrit brusquement et Rosaire-Jos parut.

– Comment, maudit, t'es pas encore déshabillée ?

Il s'approcha d'elle :

– Oh, j'comprends, t'es le genre vicieuse, t'aimes ça quand un homme te déshabille, morceau par morceau.

Mais elle recula rapidement.

– Non, j'suis capable de le faire toute seule. Mais je... enfin, j'aurais aimé qu'on prenne chacun notre douche.

Il reprit son rire guttural.

– T'es folle ? Une douche, ici, c'est aussi rare qu'une enseigne de bordel dans le désert du Sahara. T'as pas à avoir peur avec moi. Je me lave tous les jours. Mais si ça peut te faire plaisir, tu peux venir me laver le principal.

Et il se mit à détacher son pantalon. Mais, se ravisant, il s'approcha de Candy.

– Si ça te fait rien, j'vais commencer avec toi.

Il l'attrapa par la robe, avant qu'elle puisse reculer. Comme elle se débattait, les minces bretelles s'arrachèrent littéralement des épaules et ses seins apparurent dans la lumière jaunâtre qui tombait du plafonnier de plastique.

– T'en as toute une paire !

Et, brusquement, il la jeta sur le lit. Candy cherchait à lui échapper, mais il la retenait solidement, lui arrachant pratiquement ce qui lui restait de robe.

– Tu connais mes goûts, petite garce. Tu sais que j'aime les filles qui se défendent.

Candy cria de toutes ses forces :

– Michel !

– Qu'est-ce qui te prend, maudite folle !

Et pour la faire taire, de sa main gauche, l'homme la saisit à la gorge. Candy ne pouvait plus crier, elle commençait à étouffer. Malgré tout, elle cherchait à conserver son sang-froid.

Sa main droite était libre et la tête de l'homme était là, à quelques centimètres. La fille leva le bras et, mettant toute la force dont elle était capable, elle le frappa du tranchant de la paume. Elle avait visé

de son mieux, le dessous de l'oreille, ainsi qu'elle l'avait appris au karaté.

Jos poussa un cri et lâcha la gorge de Candy. Un second coup, sec, qui claqua comme un coup de marteau sur une planche, suivit le premier. Puis s'aidant de ses jambes arc-boutées, elle réussit à soulever le bonhomme qui glissa, sur le dos, hors du lit.

Candy savait qu'elle n'avait pas une seconde à perdre. C'était sûrement une question de vie ou de mort. À la vitesse de l'éclair, sa robe presque entièrement arrachée, elle sortit du lit, puis, de tout son poids, elle assena un violent coup de genou dans les testicules de l'homme. Son agresseur poussa un véritable cri de mort. Non satisfaite, même si le type se tordait de douleur, les mains serrées entre les jambes, Candy y alla de deux solides coups de pied, bien placés au même endroit. Jos cessa de crier. La douleur avait eu raison de lui, il venait de perdre conscience.

– J'ai l'impression que t'auras pas le goût de faire l'amour pendant un bon moment.

Elle entendit des bruits de course dans l'escalier, puis des voix, des cris.

– Qu'est-ce qui se passe, en haut ?

– Ça vient du 7.

Candy comprit rapidement qu'elle ne pouvait se montrer dans cette tenue. Elle enleva ce qui lui restait de robe, puis, tirant à elle le drap, elle le plia rapidement et s'enroula autour, le drappant à l'épaule et le retenant avec la main.

Il était temps. La porte s'ouvrit, deux hommes et une femme parurent !

– Qu'est-ce qui se passe ici ?

– Un homme a voulu m'attaquer, je me suis défendue. Appelez la police.

Mais le concierge ne l'entendait pas de la même façon.

– La police ? Jamais de la vie, je veux pas de problèmes, moi. J'ai assez de trouble comme ça avec les autorités. C'est une maison honnête, ici. Si je vous avais vue entrer avec ce type-là, vous seriez

jamais montée. Allez-vous en, vous entendez ? Je vais m'occuper de lui. Et laissez mon drap ici !

Sans aucune gêne, Candy lâcha la pointe du drap et elle parut, presque entièrement nue. La femme qui se trouvait près du concierge poussa un petit cri et s'éloigna en courant.

– J'en ai assez, moi. J'appelle la police. Le concierge n'eut pas le temps de retenir la femme que, déjà, elle dévalait l'escalier.

– Trop tard. Maintenant, la police sera ici dans quelques minutes. Couvrez-vous, bon-yeu.

Jos reprenait connaissance. Mais il continuait de gémir.

– Au secours ! Je vais mourir... Elle m'a tué, elle est folle, arrêtez-la.

Pendant qu'il parlait, Candy s'était à nouveau recouverte du drap. Bientôt, deux policiers en uniforme parurent.

– Que s'est-il passé, ici ?

L'homme avait réussi à s'asseoir sur le lit, mais il se tenait penché et avait encore de la difficulté à respirer.

– C'est une folle, murmura-t-il. Je l'ai connue dans un club. Je l'ai amenée à ma chambre, puis tout à coup, elle s'est mise à me frapper, elle m'a donné des coups de genou, des coups de pied...

Candy avait ramassé son sac. Elle en tira une carte qu'elle tendit au plus jeune des deux policiers.

– Vous connaissez ? Robert Dumont, le détective Manchot ?

– J'en ai entendu parler, oui.

– Je travaille pour lui.

Puis, se tournant du côté du lit, elle montra l'homme :

– Voici le maniaque que vous recherchez, messieurs. Il a essayé de m'étrangler, de sa main gauche. Si j'avais pas su me défendre...

L'homme recouvrait ses forces, peu à peu.

– Mais elle ment ! J'ai jamais voulu l'étrangler. Moi, un tueur ? Allons donc, c'est ridicule.

Les deux policiers se consultèrent rapidement, puis décidèrent :

– Vous allez nous suivre tous les deux au poste. Vous vous expliquerez devant les officiers supérieurs. Habillez-vous, mademoiselle.

Candy ne put s'empêcher de sourire :

– C'est tout ce que je possède comme vêtement. Ce maniaque a mis ma robe en lambeaux.

– Si on peut appeler ça une robe, ricana Jos.

Un des policiers aida le « client » de Candy à se lever. Il avait encore de la difficulté à marcher. Si la situation n'avait pas été aussi grave, l'assistante du Manchot se serait crue à une représentation d'une comédie de boulevard. Car le tableau était loufoque : Candy, vêtue de son drap qui cachait mal ses formes trop abondantes ; le propriétaire de la maison de chambres qui s'inquiétait pour son drap ; les deux policiers qui paraissaient embarrassés par leurs deux prisonniers ; les curieux des autres chambres qui, à demi vêtus, étaient venus voir ce qui se passait.

Mais le plus jeune des policiers murmura à l'intention de son confrère :

– Cette fille n'est pas une folle, si elle travaille pour le Manchot. Ne quitte pas ton type des yeux. S'il fallait qu'il soit réellement l'étrangleur qu'on recherche ce serait toute une capture.

Tout le groupe était rendu à la voiture. Encore une fois, les jeunes policiers ne savaient trop comment agir. Ils n'allaient sûrement pas faire asseoir leurs deux prisonniers sur le siège arrière : ils risquaient de se sauter à la figure.

– Vous, la fille, montez en avant, fit le plus vieux, prenant enfin une décision. Vous, en arrière, avec moi.

Il poussa l'homme dans la voiture. Candy s'assit et le jeune policier s'installa derrière le volant. Il jeta un coup d'œil à sa voisine. Le drap était légèrement retombé et on voyait presque entièrement les seins volumineux de Candy. Le jeune homme était mal à l'aise et elle le comprit. Elle se souleva, tira le drap et réussit à se le remonter jusqu'au cou.

Quelques secondes plus tard, la voiture se dirigeait vers le quartier général de la police municipale.

*

On avait remis à Candy une sorte de déshabillé de coton, trop petit pour elle et qui l'habillait mal, même si ça la couvrait un peu mieux que le drap. Et déjà, depuis vingt minutes, elle attendait dans un petit bureau et personne ne semblait s'occuper d'elle. Perdant patience, elle se leva et alla ouvrir la porte.

– Dites donc, fit-elle à un policier qui montait la garde dans le corridor, est-ce que je vais passer la nuit ici, moi ?

– On s'occupe de vous, répondit le policier.

– Je veux qu'on s'en occupe plus rapidement. J'ai le droit de loger un appel ? Je veux téléphoner à mon avocat.

– Allons, soyez calme, mademoiselle. Le sergent Gendron s'occupe de votre cas.

C'était la première fois que Candy entendait ce nom. Elle retourna donc s'asseoir sur son banc, mais pas pour longtemps. À peine cinq minutes plus tard, un policier parut.

– Mademoiselle Candine Varin ?

– C'est moi.

– Venez.

Il la conduisit dans une autre pièce, où un sergent était assis derrière un bureau. Il demanda au policier de le laisser seul avec la fille.

– Assoyez-vous mademoiselle Varin. Je suis le sergent Gendron.

Tout en parlant, il consultait les notes qu'il avait devant lui.

– Selon toutes les apparences, l'homme avec qui vous étiez s'est attaqué à vous. Vous dites qu'il a cherché à vous étrangler et que vous vous êtes défendue. Maintenant, vous accusez cet homme d'être le fameux étrangleur ?

– C’est un peu plus compliqué que ça. Je travaille pour l’agence de détectives privés Le Manchot.

Le sergent approuva.

– Je sais ça.

– J’ai tendu un piège à ce fameux étrangleur, en me faisant passer pour une... pour une prostituée. J’ai suivi l’homme à sa chambre. Un de mes collaborateurs, Michel Beaulac, devait intervenir au bon moment, mais il a dû perdre ma trace. Maintenant, je vous assure que cet homme, qui dit s’appeler parfois Rosaire et parfois Jos, a cherché à m’étrangler en se servant de sa main gauche, comme le tueur. Heureusement, je sais me défendre...

– Monsieur Lortie dit que vous avez voulu le mutiler en le frappant à plusieurs reprises dans les parties.

Candy répliqua aussitôt :

– Pouvez-vous trouver un meilleur endroit pour forcer un homme à se calmer ?

– Vous auriez pu le blesser sérieusement.

– Il voulait me tuer. C’est l’étrangleur.

– Non.

La réponse du sergent avait été sèche, sans réplique. Au bout de quelques secondes, il reprit :

– Il semble que l’homme que toute la police recherche a été arrêté. Le détective Marois qui a charge de l’affaire...

– Je le connais.

– Est absent présentement. Il est rendu à l’hôpital Saint-Luc où repose notre homme. L’inspecteur Bernier est là, également. Enfin, nous avons vérifié l’identité de celui que vous croyez être l’étrangleur. Il habite Trois-Rivières. Il est marié, père de trois enfants et il voudrait éviter le scandale. Il est venu passer trois jours à Montréal, pour s’amuser. Il a retenu une chambre dans un quartier peu recommandable ; mais avec les idées qu’il avait derrière la tête, ce n’est guère surprenant. Enfin, nous avons vérifié ses alibis. Lors

des premiers meurtres, il était à Trois-Rivières et, déjà, plusieurs personnes sont prêtes à témoigner en sa faveur.

Candy ne savait plus que penser.

– Monsieur Lortie est maintenant calmé, continua le sergent, il est prêt à oublier toute l'affaire. Je vous conseillerais d'en faire autant. Vous dites que monsieur Lortie vous a attaquée. Il a déchiré votre robe, d'accord, mais c'est vous qui l'avez blessé. Vous avez quand même le droit de porter plainte. Mais je vous assure qu'il n'est pas l'étrangleur. En portant plainte, vous courez le risque de vous rendre ridicule.

Il fut interrompu par la sonnerie du téléphone.

– Vous permettez ?

Il décrocha.

– Ah, enfin, c'est vous, lieutenant Marois ? ... Non, l'homme que nous avons arrêté n'est pas l'étrangleur, non, j'ai vérifié, il a des alibis. C'est un visiteur des Trois-Rivières qui s'est, disons, mis les pieds dans les plats. Et vous ?... le Manchot ?

Candy tendit l'oreille.

– Le Manchot ?

Elle se leva, s'approchant du bureau.

– Je veux lui parler.

Le sergent mit sa main sur le récepteur.

– Impossible, monsieur Dumont est présentement à l'hôpital. On lui a donné des calmants. Même la police ne peut pas l'interroger.

– Quoi ? Bob... je veux dire, monsieur Dumont est blessé ? Laissez-moi parler au détective Marois.

– Impossible, il...

– Je veux lui parler.

Et sans attendre, Candy arracha le récepteur des mains du sergent.

– Détective Marois, c'est moi, Candy. Je viens d'apprendre que le Manchot est blessé. Dites-moi tout, je veux tout savoir.

– Allons, calmez-vous, mademoiselle, la blessure n'est pas grave. Nous attendons pour pouvoir l'interroger. L'inspecteur Bernier est ici, tout comme votre collaborateur, Michel Beaulac.

Candy sursauta :

– Quoi ? Il est là ? Passez-le moi, ce grand escogriffe-là ; j'ai deux mots à lui dire, moi.

– Il n'est pas avec moi...

– Allez le chercher, j'attends.

Quelques secondes plus tard, elle reconnut la voix de Michel, à l'autre bout du fil.

– Allô.

– Ah, enfin, c'est toi !

– Écoute, Candy...

– Espèce de grand escogriffe. T'es une belle nullité ! À cause de toi, j'ai failli être assassinée, j'ai passé à deux doigts de la mort. À cause de toi, je me retrouve maintenant au poste de police. Monsieur s'est endormi, je suppose ?

– Carabine ! Vas-tu me laisser parler ? J'allais te suivre lorsqu'une femme...

Candy s'écria :

– Ah, je me doutais bien qu'il y avait une histoire de femme là-dessous. Tu es encore un enfant dans l'art de faire l'amour et tu passes ton temps à reluquer les jupons.

– Tu parlais pas de même, hier soir.

– J'ai toujours su me contenter de peu. Tu me donneras tes explications plus tard. Tu es à l'hôpital ? Tu as vu Robert ?

– Pas encore, mais ça devrait pas tarder.

– Bouge pas de là. Je saute dans un taxi, je passe à la maison m'habiller...

– T'habiller ?

– Oui, parce qu'imagine-toi que je suis toute nue, ou presque. J'ai donné un spectacle pour les policiers, mais des vrais ceux-là. Reste

là, j'arrive.

Et sans attendre la réponse de Michel, elle raccrocha, se tourna du côté du sergent et demanda :

– Si j'ai bien compris, je peux partir immédiatement, si je dépose aucune plainte contre ce fameux Rosaire... ou Jos, je sais plus.

– C'est bien ça.

– Je peux emprunter cette guenille pour me rendre chez moi ? fit-elle en montrant l'espèce de jaquette qui cherchait à l'habiller tant bien que mal.

– C'est mieux qu'un drap, fit le sergent en souriant. Ne bougez pas, j'appelle un taxi pour vous, mademoiselle.

Et quelques minutes plus tard, Candy quittait enfin le poste de police en murmurant :

– Quelle aventure ! Quelle nuit ! Et quelque chose me dit que c'est loin d'être terminé.

IX

Le Manchot perd patience

Candy avait ordonné à son chauffeur de taxi d'attendre à la porte.

– Ce sera pas long. Le temps de me passer quelque chose, de m'habiller.

Elle entra dans son appartement, presque en courant. Elle était à peine rendue dans sa chambre que, déjà, sa perruque allait voler sur le lit, sa robe empruntée tombait comme par magie et ses souliers allaient s'écraser dans un coin de la pièce. À la vitesse de l'éclair, elle enfila une jupe, un chandail, puis pendant qu'elle glissait ses pieds dans une autre paire de souliers, elle donnait un coup de brosse à ses cheveux blonds.

Elle se regarda dans le miroir et grimaça en voyant son image. « J'ai de quoi faire peur. »

Elle mit un peu plus de temps pour enlever son affreux maquillage, puisqu'elle appliqua un soupçon de rouge à lèvres et se passa un peu de poudre sur les joues.

Prenant un court manteau de cuir, elle le jeta sur ses épaules. « C'est parfait. »

Elle descendit en vitesse et voulut monter dans le taxi.

– Je regrette, mademoiselle, j'ai déjà une cliente.

– T'en fais pas bonhomme, c'est moi.

– Pardon, ma cliente...

– Ta cliente avait les cheveux noirs, elle ressemblait à une guidoune, tandis que moi, disons que je suis passable. Si t'as jamais vu une femme se débarrasser d'une perruque, regarde-moi, tu en as une devant les yeux. Vite, conduis-moi à Saint-Luc.

Le chauffeur ne pouvait se tromper. Il reconnaissait le ton bourru et le sans-gêne de Candy.

Malgré l'heure tardive, il y avait passablement de circulation dans le quadrilatère où se trouvait l'hôpital Saint-Luc et les voitures se traînaient à la queue leu leu.

– O.K. je vais descendre ici. Ça va aller plus vite à pied.

En arrivant à Saint-Luc, elle se dirigea rapidement vers l'urgence et s'informa à une infirmière.

– Je suis l'assistante du détective Robert Dumont, où est-il ?

– Dernière salle, au bout du corridor. Mais vous ne pourrez pas le voir, ce sont les ordres.

Candy allait s'éloigner lorsqu'un homme la rattrapa.

– Mademoiselle, je m'excuse...

Elle se retourna. Un homme dans la cinquantaine, bien mis, la retenait par le bras.

– Vous travaillez pour le Manchot ?

– Oui, on m'appelle Candy. Il tira son portefeuille de sa poche et montra une carte.

– Et moi, Edmond Perrault, journaliste. J'ai appris que monsieur Dumont avait été blessé. Tout ce que j'ai su, c'est que ce n'était pas trop grave. J'ignorais qu'il avait une collaboratrice aussi jolie que vous.

Candy ne put s'empêcher de sourire.

– Si vous pouviez m'obtenir des renseignements... poursuivit-il. Aujourd'hui, la vie de journaliste, ce n'est pas facile, surtout quand on vieillit. Les jeunes ont plus de cran que nous. Ils nous poussent dans le dos. On a toujours de la difficulté à obtenir une bonne histoire. Moi, je n'ai même plus d'emploi régulier. Ce soir, je croyais tenir un bon filon, pouvoir vendre un article potable...

L'homme paraissait sincère. Il plaisait à Candy.

Le journaliste tira une tablette et un crayon de sa poche. Candy fit un signe de la main.

– Attendez. Je regrette, mais je n'en sais pas plus que vous. Je vais chercher à savoir ce qui se passe et je vous promets de vous tenir au courant.

Il glissa sa tablette et son crayon dans sa main droite et lui tendit l'autre main.

– Merci, merci, mademoiselle.

Candy avait déjà perdu assez de temps. Elle arriva au bout du corridor. À sa droite, dans une salle d'attente, il y avait au moins une quinzaine de personnes, et parmi elles, elle vit deux policiers et reconnut Michel Beaulac, le lieutenant-détective Marois et l'inspecteur Bernier.

– Tiens, toute l'agence est réunie à Saint-Luc, fit Bernier d'un ton grinçant.

Candy ne le salua même pas et marcha directement vers Michel.

– Que lui est-il arrivé ? Michel, rapidement, la mit au courant de ce qu'il savait.

– Mais rassure-toi, il est pas sérieusement blessé. L'inspecteur attend pour l'interroger.

Mais, dès son arrivée, on a bourré le boss de médicaments et il est tombé endormi. Un médecin parut dans la porte.

– Qui a demandé à parler à Robert Dumont ?

Michel se leva, mais déjà Bernier était rendu à la porte.

– Moi et personne d'autre. Je suis inspecteur de police.

Et se tournant vers les policiers en uniforme, il ordonna :

– Empêchez ces deux-là d'entrer dans la pièce, fit-il. Vous, Marois, vous pouvez venir avec moi.

Marois se leva :

– Un instant, inspecteur. Avez-vous l'intention de porter une accusation contre Robert Dumont ? J'aimerais bien être tenu au courant. C'est moi qui suis chargé de l'affaire, jusqu'à nouvel ordre.

– Eh bien, vous déciderez, après que nous l'aurons interrogé. Ça vous satisfait ?

– Pas complètement. Je crois que les témoignages de mademoiselle Candy et de Beaulac peuvent avoir de l'importance. Alors, j'aimerais qu'ils assistent à l'interrogatoire.

Si Candy ne s'était pas retenue, elle aurait applaudi.

– Lui, au moins, c'est un homme, fit-elle à voix basse à l'intention de Michel. Il craint pas de braver son supérieur.

– Écoutez, Marois...

– Inspecteur, si vous préférez me retirer l'affaire, libre à vous. Mais j'entends diriger mon enquête comme bon me semble.

Bernier ne voulait pas se mettre un de ses meilleurs hommes à dos.

– Bon, bon, faites comme vous voulez, Marois. Mais ces deux policiers vont entrer également. Je ne veux pas vous entendre parler, fit durement l'inspecteur en s'adressant au couple de détectives privés. Vous ne répondrez que si on vous interroge.

Tous entrèrent dans la chambre où reposait le Manchot. On lui avait enlevé sa chemise et il avait un large bandage à l'épaule.

Bernier s'approcha du lit :

– Vous savez, Dumont, qu'une femme a été trouvée étranglée ; que cette femme a tiré sur vous, vous blessant à l'épaule.

Le Manchot réussit à s'asseoir dans son lit.

– Dites donc, vous avez de drôles de nouvelles à m'apprendre, inspecteur.

Marois intervint aussitôt. Il ne voulait pas que les deux hommes commencent à se lancer des injures.

– Lorsque nous sommes arrivés à la chambre n° 7, on vous a trouvé inconscient. Sur le lit, il y avait une femme morte. Près du lit, le revolver avec lequel elle vous a abattu.

Bernier s'empressa d'ajouter :

– Lorsque vous avez essayé de l'étrangler avec cette prothèse d'une force inhabituelle.

Et l'inspecteur, instinctivement, se passa une main dans le cou, se remémorant une scène qu'il ne pouvait oublier(1).

Le Manchot murmura lentement, pesant chacun de ses mots :

– Marois, je te croyais plus intelligent ; mais je me rends compte que tu es aussi imbécile que ton chef.

Bernier serra les poings. Il n'avait qu'un mot à dire et il pouvait faire coffrer le Manchot, comme suspect.

– J'ai voulu tendre un piège à votre étrangleur, homme intelligent s'il y en a un, inspecteur. On a bien raison de dire que la folie et le génie finissent par se rejoindre aux extrémités. Oh, il m'a bien eu, cet étrangleur. Je suis tombé dans son piège, tête baissée. Pourtant, j'ai pris mes précautions avant d'entrer dans la chambre, j'étais armé. J'ai vu la fille morte sur le lit... et les souliers, derrière les draperies... Des souliers vides. Je suppose que vous avez examiné cette draperie ? Je suppose que vous avez examiné le mur pour trouver mes traces de balles ?

Le Manchot commençait à hausser le ton.

Bernier ne parlait plus, mais Marois crut bon de dire.

– Les expertises ne sont pas encore terminées.

Le Manchot continua son récit :

– Il m'a frappé à la tête. Le reste est facile à deviner. Je suis tombé. Il a voulu m'assassiner puis déposer le revolver près de la fille. Mais dans sa hâte, il m'a heureusement manqué. Voilà toute l'histoire.

Déjà, l'inspecteur avait atteint la limite de sa patience.

– Pendant des années, Dumont, vous avez travaillé dans mon escouade. Vous étiez un policier super-intelligent. Et vous allez me faire croire que vous êtes tombé aussi bêtement dans ce piège enfantin ? Vous oubliez ces traces faites sur le cou de la fille, des traces faites avec une main gauche, une main gantée, comme une main de prothèse.

– Non, non, ce n'est pas possible, s'écria le Manchot. Je ne peux pas croire que j'ai déjà fait partie de cette bande d'idiots. Mais vous êtes donc tous aveugles ?

Michel crut qu'il voulait se lever et il se précipita vers le lit.

– Restez couché, boss.

Mais le Manchot s'était emparé de la sonnette qui était attachée à son lit. Son pouce appuyait énergiquement sur le bouton pendant qu'il criait à tue-tête :

– Garde ! Docteur ! Garde !

Candy crut bon d'ouvrir la porte. Elle croyait que le Manchot était devenu fou. Elle l'avait rarement vu aussi en colère.

– Garde ! Garde, cria-t-elle. Venez vite.

Une jeune fille, en uniforme blanc, se précipita dans la pièce.

– Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Le Manchot tonna :

– Ma prothèse ! Je veux ma prothèse, garde !

Et il balançait son bras gauche qui se terminait par un moignon.

– Vous avez compris, je veux qu'on m'apporte ma prothèse, et tout de suite !

– Oui, oui, je vais la chercher.

Michel était toujours près du lit.

– Bénis le jour où tu as quitté les rangs de la police officielle, mon gars, lui dit Dumont. Tu es trop intelligent pour eux, fit le détective.

La garde parut enfin, apportant la prothèse du Manchot.

– Ouvrez-vous les yeux, les épais ! Vous n'avez rien remarqué. Vous, Bernier, vous ne pensiez qu'à satisfaire votre petite vengeance personnelle. Oh ! Je ne sais pas ce qui me retient...

Et de sa main droite, le Manchot balança cette prothèse qui se terminait par un crochet de métal.

– Vous avez déjà essayé de serrer une gorge avec ça, inspecteur ? Ça serre mal en maudit !

Michel crut bon d'expliquer :

– Chaque fois qu'il sent qu'il peut y avoir un coup dur, une bataille, le boss change toujours de prothèse. Son autre main coûte

trop cher pour risquer un coup dur. Dans ces cas-là, il remplace cette main par son crochet.

Le Manchot demanda :

– Combien étiez-vous de policiers dans cette pièce ? Deux... cinq, dix ? Maintenant, je me rends compte que je n'ai pas de raisons d'être inquiet, inspecteur, vous aurez de dignes remplaçants.

Le détective Marois, malgré le tragique de la situation, ne pouvait s'empêcher d'esquisser un sourire. Oui, il était au nombre des idiots qui n'avaient pas remarqué la prothèse en forme de crochet. Mais il était heureux pour son ami. Non, il ne pouvait avoir étranglé cette fille, avec sa main gauche.

Le visage de l'inspecteur Bernier était passé du gris pâle au rouge écarlate. Se tournant vers ses hommes, sans même desserrer les dents, il ordonna dans un murmure :

– Venez. Nous n'avons plus rien à faire ici.

– Oui, sortez, cria le Manchot pendant que les quatre hommes franchissaient la porte. J'ai besoin de repos et je ne veux pas avoir de cauchemars.

Une fois que la porte se fut refermée, Michel éclata :

– Torrieu que vous leur avez parlé ! Ça me fait un petit velours, moi qui leur en veux tant.

– Ne crois pas que je suis fier de dire que je me suis laissé berner par un assassin, Michel. Mais la dernière manche n'est pas jouée. Si seulement je peux sortir d'ici...

Mais au même moment, une infirmière qui venait d'entrer s'approcha :

– Oh non, vous n'allez nulle part, monsieur Dumont. On vous a trouvé une chambre. Demain, nous referons votre pansement et s'il n'y a pas de complications, le docteur signera votre congé. Vous pouvez marcher ?

– Certainement. Ce n'est pas aux jambes que j'ai été blessé.

Mais le Manchot était légèrement étourdi. Il passa près de Candy et lui lança un sourire.

– Ça va, toi ?

Michel soutenait son patron et l'infirmière les suivait.

– Où les conduisez-vous ? demanda Candy.

– Au sixième, chambre 602.

– Je vous retrouve en haut, lança-t-elle. J'ai quelqu'un à voir.

Et, quelques instants plus tard, elle retrouvait le journaliste Edmond Perrault.

– Vous avez des nouvelles pour moi ?

– Monsieur Perrault, j'ai beaucoup mieux que ça. Vous allez venir avec moi. Oh, vous auriez dû entendre tout ce que monsieur Dumont a dit aux policiers. S'il veut vous le répéter, vous aurez un article formidable.

– Vous croyez qu'il acceptera de me recevoir ?

– Vous, non, probablement pas. Mais moi, il ne peut rien me refuser.

Et, suivie du journaliste, elle se dirigea vers l'ascenseur qui devait les conduire au sixième.

*

– Robert, c'est pas un jeune journaliste. Il a de la difficulté à gagner sa vie. Il a attendu plus d'une heure dans le corridor de la salle d'urgence. Laissez-le simplement écrire un court article, racontant que vous pouvez pas être l'assassin puisqu'au moment du dernier crime, vous portiez votre crochet.

Enfin, le Manchot se décida :

– Bon, fais-le entrer. Ce n'est certainement pas Bernier qui ira crier aux journalistes que j'ai prouvé mon innocence.

Perrault, timidement, s'avança jusqu'au lit.

– Je suis peiné de voir que vous avez été blessé.

– Écoutez, Perrault, j'ai dit aux policiers tout ce que j'avais sur le cœur. Inutile de le répéter dans le journal. Oui, on a cru que j'étais

l’assassin.

Et il parla de la fameuse prothèse qu’il portait.

– Si seulement j’avais pu avoir un photographe avec moi, murmura le journaliste.

– N’en demandez pas trop.

Perrault glissa son calepin dans sa poche.

– Dites-moi, vous n’avez pas peur que cet étrangleur cherche à prendre sa revanche. Vous vous croyez très fort, mais il voudra probablement prouver le contraire. Il peut vous attaquer, ici, à l’hôpital ou encore, s’en prendre à vos amis.

– Non, j’ai nettement l’impression qu’il restera silencieux un bon moment. Maintenant, sortez, mes amis. Je veux me reposer.

Michel se tourna vers Candy.

– Je te reconduis ?

– Non, Michel, tu t’égares trop facilement. Monsieur Perrault, vous avez une voiture ?

– Mais certainement, ce sera un plaisir pour moi de vous déposer chez vous.

Et il ajouta en riant :

– Avec moi, vous n’avez rien à craindre. Non pas que je n’aime pas les jolies filles, mais les blondes ne m’intéressent pas. Je préfère les noires... les grands cheveux noirs, juste comme je les aime.

Et Candy sortit avec son journaliste.

– Carabine ! Elle m’en veut et c’est pas ma faute.

Il se tourna du côté du Manchot.

– Si vous sortez demain, appelez-moi. Car avec cette épaule endommagée, vous aurez sûrement de la difficulté à conduire votre voiture.

– Merci bien, Michel, bonne nuit.

Quelques instants plus tard, une infirmière entrait dans la chambre, afin de préparer le malade pour la nuit. Le Manchot

achevait de griller sa dernière cigarette. Mais l'homme était pensif. Quelque chose le tracassait.

– Tournez-vous, je vais vous frotter le dos.

Il ne bougea pas.

– Tournez-vous.

– Oh, excusez-moi. J'étais distrait.

L'infirmière avait parlé d'une voix gutturale, une voix qui lui rappelait celle du fameux étrangleur qui lui avait téléphoné deux fois.

– Vous pouvez vous retourner...

Encore une fois, il ne bougea pas.

– Vous êtes sourd, quoi ? Vous me faites crier. Vous ne vous rendez pas compte que j'ai une extinction de voix.

– Pardonnez-moi.

Mais les paroles que l'étrangleur lui avait dites lors de leur dernière conversation téléphonique lui revenait à la mémoire. « Vous vous croyez très fort... une fille aux longs cheveux noirs comme je les aime. »

Et ces paroles, exactement les mêmes, il venait de les entendre à nouveau.

– Ce journaliste... Oh non, ce n'est pas possible ! Candy !

– Pardon ?

– Rien, rien, vous pouvez partir, garde. Je n'ai besoin de rien.

– Vous êtes très nerveux. Je vais parler au médecin. Il est mieux de vous prescrire un somnifère.

Et enfin, elle sortit de la chambre. « Ce fou, avait dit le journaliste, il peut s'en prendre à vos amis. »

Candy était seule avec lui, Candy qui ne se doutait de rien.

Maintenant, le Manchot savait ce qui s'était passé. Après sa fuite, l'étrangleur était demeuré près de la maison. Il avait vu arriver la voiture de la morgue, puis l'ambulance. Il avait compris qu'il avait raté son coup en voulant tuer le Manchot.

Il avait suivi l'ambulance jusqu'à l'hôpital et, se faisant passer pour un journaliste, il avait attendu pour obtenir des nouvelles. « Et dire qu'il était là, dans ma chambre. »

Le Manchot cherchait à s'habiller, mais ce n'était pas facile. Il avait l'habitude de ne se servir que d'une main, mais c'était la première fois qu'il avait une blessure à l'épaule. Il lui fallait sortir avant que l'infirmière ne revienne. Il avait réussi à enfiler ses pantalons.

Sans prendre le temps de mettre ses bas, il glissa ses pieds dans ses souliers.

« Si j'appelais la police ! »

Non, c'était inutile. Après la scène qui venait de se dérouler, on ne le prendrait jamais au sérieux. Inutile non plus de téléphoner chez Candy, elle n'était sûrement pas arrivée à son appartement. « Si jamais elle s'y rend ! »

Le Manchot avait glissé son bras dans sa chemise, après avoir arraché une bonne partie de ce pansement un peu trop encombrant. Grimaçant de douleur, il réussit à se boutonner suffisamment pour que la chemise tienne. Puis, il glissa ses pans de chemise dans ses pantalons, prit son veston et sa prothèse à crochet d'acier. « Je l'installerai plus tard. »

Le veston replié sur son bras droit cachait la prothèse qu'il tenait à la main. Il ouvrit la porte donnant sur le corridor. À cette heure de la nuit, tout était silencieux dans l'hôpital.

Tout près, il y avait un escalier. L'ascenseur, par contre, était beaucoup plus loin. Mais il était encore trop étourdi pour entreprendre cette longue descente jusqu'à l'entrée. Une infirmière veillait au poste et il devait éviter de passer devant elle. Il hésita, s'arrêta l'espace d'une ou deux secondes, puis, décidé, continua sa route.

L'infirmière l'aperçut.

– Eh ! où allez-vous ?

– Je pars, vous le voyez bien. Venez m'aider une seconde.

– Oh non ! Vous ne partirez pas comme ça. On ne se sauve pas d'un hôpital, fit-elle en s'approchant.

– Je regrette, mais vous ne pouvez pas me garder de force. Aidez-moi à finir de m'habiller.

L'infirmière voulut se retourner, se diriger vers le standard pour appeler de l'aide. Mais le Manchot, se servant du crochet qu'il tenait dans sa main droite, attrapa la ceinture qui serrait la taille fine de la jeune fille.

– Venez ici, je vous dis. Je suis le Manchot. Si vous me retenez, vous serez responsable de la mort d'une personne. Vite, boutonnez ma chemise... Une seconde, je vais tout d'abord installer cette prothèse.

L'infirmière avait réellement très peur. Il y avait bien une autre garde-malade sur le plancher, mais elle était occupée dans une chambre.

Enfin, elle l'aida à endosser son gilet.

– Vous avez presque arraché votre pansement. Votre blessure peut s'ouvrir.

– Aucune importance.

Puis, lui montrant son crochet, il la prévint.

– Ne faites aucun appel. Si on tente de m'empêcher de sortir, je frapperai.

Quelques secondes plus tard, il s'engouffrait dans l'ascenseur. Immédiatement, l'infirmière retourna à sa table et appela au bureau de la sortie.

– Il y a un malade, le Manchot, qui vient de prendre l'ascenseur. Il veut se sauver. Empêchez-le de sortir.

– Parfait, les gardiens vont se charger de lui.

Mais dans l'ascenseur, le Manchot avait réfléchi rapidement. Il était persuadé que malgré l'avertissement qu'il avait donné, l'infirmière sonnerait l'alerte. Aussi, il arrêta l'ascenceur au premier étage, emprunta un corridor puis descendit l'escalier menant à une porte arrière de l'hôpital.

Quelques instants plus tard, il était dans la rue et hélait un taxi.

– En vitesse, cria-t-il au chauffeur. Il n'y a pas une seconde à perdre. Je suis détective privé. Si vous brûlez quelques feux rouges, je me charge de tout.

Et il jeta un billet de dix dollars sur le siège avant du conducteur. La voiture démarra en trombe.

X

Dernier meurtre

Edmond Perrault, au volant de sa voiture, n'arrêtait pas de remercier Candy.

– Vous m'avez probablement sauvé la vie. Je songeais à me suicider. Maintenant, je prouverai que je suis le plus fort.

Candy se mit à rire :

– Le plus fort, c'est beaucoup dire. Disons que vous leur fournirez la preuve que vous pouvez encore dénicher des « scoops ».

L'automobile ralentit. On était parvenu près de l'immeuble où habitait Candy.

– Il n'y a pas de restaurant, dans le coin, j'aurais bu un bon café.

Et Candy mordit à l'hameçon.

– Montez chez moi, je vais vous en préparer un.

– Je ne voudrais pas vous déranger.

– Pas du tout, ça me fait plaisir.

Et il suivit Candy à l'intérieur de l'appartement.

– Je vois que vous habitez seule. Vous n'avez pas peur de cet homme qui s'attaque aux jeunes filles ?

Candy, tout en préparant le café, fit mine d'être offusquée.

– Vous oubliez une chose, monsieur Perrault. Ce malade mental s'attaque à des prostituées.

– D'accord, mais il peut également vouloir se venger du Manchot et par le fait même de ses collaborateurs. En plus, je ne suis pas de votre avis.

– Que voulez-vous dire ?

– Quand vous affirmez que cet homme est un malade mental. Moi, je suis persuadé qu'il est plus intelligent que tous les policiers, plus intelligent que le Manchot et il le prouvera très bientôt.

La voix avait changé, elle s'était faite dure. Candy, soudain, se souvint que l'homme, l'agresseur, était très fort de la main gauche. Pourquoi ? La réponse lui apparaissait soudain toute simple : s'il avait développé une telle force dans cette main, *c'est qu'il devait avoir de la difficulté à se servir de l'autre.* Et ce journaliste, que personne ne connaissait, qu'elle avait conduit elle-même à la chambre du Manchot, qui s'intéressait tant au sort du détective, il était gaucher. Il se servait à peine de sa main droite. Candy l'avait vu écrire, de la main gauche. Brusquement, elle sentit le danger et se retourna. Mais déjà, Perrault était sur elle. Sans avertissement, il laissa partir une gauche que Candy ne put éviter. Elle tomba au tapis, comme une poche, complètement inconsciente. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle était étendue sur son lit, complètement nue. Le maniaque l'avait non seulement déshabillée, mais il lui avait ligoté les jambes et les poignets aux barreaux du lit.

– Tu me crois fou, hein ? Pourtant, j'ai pu t'avoir, toi ; et j'ai complètement endormi le Manchot. J'ai commis un meurtre, presque dans sa face. Et maintenant, c'est toi qui vas payer.

Et, menaçant, il s'avança vers elle, la main gauche prête à broyer la gorge de la jolie fille.

*

Michel rageait. Il avait voulu bien faire. Ce n'était quand même pas de sa faute s'il n'avait pu suivre Candy, s'il n'avait pu intervenir au moment propice.

« Et elle a même pas écouté mes explications, carabine ! Pour me rendre jaloux, elle me laisse croire qu'elle me préfère un journaliste qui a deux fois mon âge. Mais je sais bien que tout ça, c'est de la comédie. »

Mais le jeune détective voulait s'en assurer. Il venait de voir Candy prendre place dans l'automobile de Perrault.

Ah, tu voulais que je te suive, tu voulais que je t'empêche de commettre une bêtise. Eh bien, cette fois, je te perdrai pas de vue. Demain matin, lorsque tu essaieras de me faire croire que tu as passé la nuit avec ce vieux bonhomme, je saurai bien te démentir.

Et, de loin, il fila la voiture du journaliste.

*

Candy déplaça rapidement sa tête, mais ça ne faisait que retarder l'inévitable échéance.

– Pourquoi ? Pourquoi tuez-vous toutes ces filles ?

– Je suis le justicier. Elles vont toutes payer. Elles ont entraîné Myriam sur cette route pourrie. Ma fille, ma propre fille est devenue une putain. Quand elle a appelé au secours, il était trop tard. Elle voulait reprendre une vie normale, j'ai voulu aller la chercher. On l'a retrouvée morte, dans une piscine. On a dit qu'elle avait pris trop de drogue, qu'elle s'était noyée. Mais moi, je sais bien qu'on l'a tuée, parce qu'elle voulait sortir de cet enfer. C'est la faute de toutes ces filles qui lui ont fait croire qu'il était facile de faire beaucoup d'argent en se servant de ses charmes... Des charmes, elle en avait. Myriam, ma fille, était très jolie... des cheveux noirs... un très beau corps. Je l'ai vue danser. Elle m'avait juré qu'elle s'en tenait strictement à la danse, comme ses amies... ses amies qui paieront toutes de leur vie, toutes, vous entendez ? Ni la police, ni le Manchot ne m'empêcheront de frapper.

Tout en parlant, il s'était éloigné du lit et Candy avait pu respirer à l'aise. Mais de nouveau, l'homme se rapprochait, le regard méchant, une sorte d'écume blanchâtre aux commissures.

– Maintenant, assez parlé. Demain, quand on découvrira ton cadavre, on cessera de me croire dément. On constatera que je suis plus intelligent que vous tous.

Et Candy comprit que plus rien ne pouvait la sauver. Elle ferma les yeux.

*

Pour la dixième fois peut-être, Michel regarda sa montre.

– Plus d'un quart d'heure. Il se sentait profondément blessé dans son orgueil.

– Simplement pour se venger, elle va se donner à ce journaliste. Elle est folle. Eh bien non, je vais l'empêcher de commettre cette bêtise.

Et le jeune détective descendit rapidement de voiture. Quelques secondes plus tard, il entrait dans la maison de rapport et s'engouffrait dans l'ascenseur.

Il frappa durement à la porte de la chambre.

– Candy, ouvre. C'est moi, Michel, j'ai à te parler.

Perrault s'apprêtait à saisir Candy à la gorge. La jeune fille cria de toutes ses forces.

– Au secours, Michel !

Perrault, pour faire taire Candy, la saisit de nouveau à la gorge, de sa main puissante qui serrait, qui serrait...

*

Le Manchot hurla :

– Plus vite, bon dieu. Nous sommes presque seuls, à cette heure-ci.

– Justement, il y a des conducteurs qui se croient tout permis aux petites heures et eux aussi brûlent des feux rouges. J'ai pas l'intention de me réveiller mort, à l'hôpital, moi.

– Tournez à droite, ici.

– Vous auriez pu le dire plus tôt, fit le chauffeur en appliquant brusquement les freins.

La voiture s'engagea sur une route plus large, un boulevard est-ouest. Cette fois, le chauffeur appuya sur l'accélérateur.

– Pas trop vite, nous approchons. Vous tournez à gauche au feu de circulation.

Le Manchot, malgré le froid, avait laissé la glace baissée et le vent d'automne, chargé de l'odeur épaisse des feuilles mortes qui pourrissaient dans les parterres, avait réussi à chasser son léger étourdissement. Il ne lui restait plus qu'un petit mal de tête. Son épaule le faisait souffrir, mais il savait que la blessure était sans gravité.

– Laissez-moi ici. Gardez la monnaie.

Le Manchot descendit de voiture et, en courant, s'engouffra dans l'immeuble où habitait Candy.

*

– Mais qu'est-ce qui se passe ? s'écria Michel en tentant d'ébranler la porte.

Il venait d'entendre un cri étouffé, une espèce de râle. Sans perdre une seconde, Michel sortit son 38 de son étui au creux de ses reins. Il fit trois pas en arrière et fonça sur le battant qui craqua aussitôt.

Au second coup d'épaule, il était persuadé que la porte céderait. Michel était fort et l'urgence de la situation semblait doubler cette force.

Dans la chambre, Perrault avait lâché la gorge de Candy, qui avait perdu conscience. Il avait vu la porte se fendiller : elle céderait sûrement au prochain coup d'épaule.

Rapidement, il courut à la porte et l'ouvrit.

Emporté par son élan, Michel fonça dans la pièce et alla buter contre le pied du lit. Voulant retrouver son équilibre, il laissa

échapper son revolver. Mais, déjà, l'étrangleur était sur lui.

Ramassant le revolver, Perrault en frappa le jeune détective à la base du crâne. Michel n'évita le coup qu'à demi. Il s'effondra sur le sol, étourdi, incapable de se défendre.

Perrault poussa un cri de triomphe.

– Coup double ! Les deux assistants du Manchot. C'est le triomphe complet.

Et il riait comme un dément, pendant que sa main gauche serrait la gorge de Michel.

– Oh non, tu n'as pas encore triomphé ! fit une voix puissante.

Perrault se retourna brusquement. Déjà, le Manchot fonçait sur lui. L'assassin fit feu, mais, hors d'équilibre, il ne put viser correctement et la balle alla se perdre dans le mur.

– Maudite main droite, murmura-t-il.

Il voulut passer son revolver dans sa main gauche. Mais, déjà, le Manchot l'avait frappé à la tête avec son crochet. Perrault, cependant, n'était qu'étourdi. Voyant que Dumont se penchait sur lui, brandissant de nouveau le terrible crochet, il se souvint que le détective était blessé à l'épaule droite. Dans un suprême effort, il se dressa soudain et frappa sauvagement l'épaule du Manchot avec la crosse de son revolver.

Le Manchot tomba sur le dos en poussant un cri de douleur. Sa blessure s'était sûrement rouverte.

Poussant un rugissement de victoire, Perrault voulut se jeter sur le Manchot pour l'achever. Instinctivement, Robert Dumont leva son bras gauche et frappa de toutes ses forces au plexus solaire, se remontant.

Le crochet s'enfonça dans la poitrine du dément, qui eut un énorme hoquet. Immédiatement, le sang se mit à pisser, inondant le Manchot. Perrault s'écrasa sur le détective, les yeux hagards, la bouche entrouverte, incapable de respirer, déjà agonisant.

Robert Dumont le jeta de côté et, d'un coup sec, il retira le crochet qui avait pénétré sous les côtes de l'étrangleur. La blessure était

béante, la poitrine entrouverte. Un tel coup ne pardonnait jamais, il le savait.

Michel ouvrit les yeux et, apercevant Robert Dumont tout couvert de sang, il poussa un cri. Perrault était étendu, tout près de lui. Il se jeta sur l'homme.

– Cette fois, tu vas payer.

– Laisse-le Michel. Il est mort !

– Quoi ? Vous êtes pas...

– Je suis en pleine forme, à l'exception de mon épaule. Il m'a peut-être cassé le bras.

Dans le corridor, on criait. Des femmes, des hommes étaient sortis des autres appartements. Devant une telle boucherie, en voyant cet homme tout couvert de sang, cet autre homme qui avait l'air mort, une jeune fille avait perdu conscience.

D'autres criaient :

– Appelez la police !

– Ils sont tous en train de se tuer.

– Occupe-toi de Candy, ordonna le Manchot.

Et le détective s'engouffra dans la salle de bains. Lorsqu'il se vit dans le miroir, il ne put réprimer un mouvement d'horreur. Prenant une serviette, il l'imbiba d'eau et s'essuya la figure, puis il chercha à enlever le plus de sang possible de son veston et de sa chemise.

Quelques instants plus tard, on entendait hurler les sirènes. Les policiers arrivaient en grand nombre. Le Manchot triomphait sur toute la ligne. Un dernier meurtre venait d'être commis et c'est lui, le Manchot, qui cette fois en était réellement l'auteur. L'étrangleur n'existait plus.

*

À la suite de cette nuit d'horreur, le Manchot était retourné à Saint-Luc. Il n'avait pas l'épaule cassée, comme il le craignait. On lui

refit son pansement et, le lendemain, le médecin lui conseilla de garder le lit encore un jour.

– Tout ce que vous voudrez, docteur. Il y a quelques années, j'ai négligé une blessure au bras gauche et voyez ce qui est arrivé.

Au cours de l'avant-midi, Candy vint lui rendre visite. Elle avait passé presque toute la nuit dans les bureaux de la police où elle avait raconté la véritable histoire du tueur à répétition.

– Je sais pas comment vous remercier, Robert, sans vous...

– Mais non, ce n'est pas moi qui t'ai sauvée, c'est Michel. Moi, je serais arrivé beaucoup trop tard. Perrault aurait eu le temps de t'étrangler au moins dix fois.

Candy avait un air contrit.

– Et dire que je le traitais d'imbécile.

– Il a fait preuve de beaucoup de courage et d'initiative, Candy. Des aventures comme celles-là le feront vieillir, et j'ai bien l'impression que nous en ferons un excellent détective.

Au cours de l'après-midi, Michel vint à son tour rendre visite à son patron.

– Prenez le temps qu'il faut pour vous reposer. Inquiétez-vous pas du bureau. Candy et moi, on va se charger de tout.

– Je ne suis pas inquiet. Je sais que mes affaires sont entre bonnes mains.

C'est vers quatre heures, cet après-midi-là, que Robert Dumont vit entrer une jeune femme dans sa chambre.

– Bonjour, Robert, murmura-t-elle d'une voix tremblante.

Le Manchot écarquilla les yeux et s'assit brusquement dans son lit.

– Toi !

La jeune femme hésita, puis, brusquement, elle se jeta littéralement sur lui.

– Oh, Robert ! Robert ! Si tu savais comme je suis malheureuse.

Qui est donc cette femme qui semble si bien connaître le Manchot ? Pourquoi Robert Dumont est-il si surpris de la voir ?

Cette nouvelle venue bouleversera-t-elle l'existence de notre héros ?

Suivez le Manchot lors de sa prochaine aventure qui aura pour titre : *L'Assassin ne prend pas de vacances.*

Cet ouvrage est le 401e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.

1 Lire le Manchot no 6 : *Le Cadavre regardait la télé*.

1 Lire le Manchot no 4 – *Allô... ici, la mort !*

1 Lire le Manchot no 1 : *La Mort frappe deux fois.*